

# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

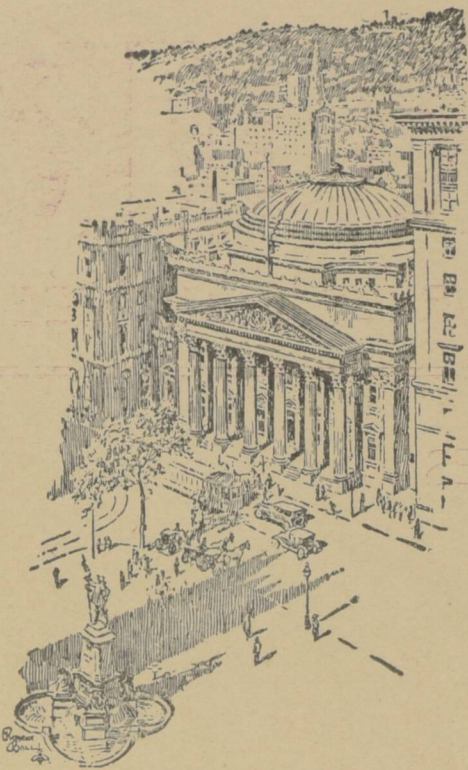
SUR NOS ROUTES



Avec les beaux jours du printemps, nos grandes et pittoresques routes de la province de Québec sont ouvertes. Que de magnifiques points de vue elles offrent aux voyageurs? Quels paysages enchanteurs elles présentent, que ce soit à travers la forêt vierge qu'elles traversent comme ce coin de la route Rimouski-Métabédia, ou le long des champs cultivés qu'elles longent sur d'immenses étendues.

*Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec.*

PRIX: 25 SOUS L'EXEMPLAIRE

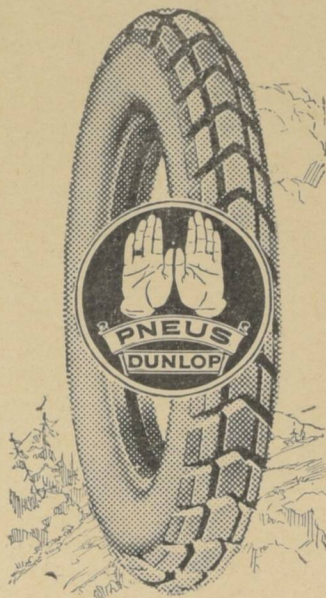


# BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

## DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



### EXIGEZ

LA MARQUE

# “DUNLOP”

EN ACHETANT VOS PNEUS

“Ils vous assureront le plus de confort”

**RIEN DE MEILLEUR  
RIEN DE SUPERIEUR**

Les modèles Ballons ou Réguliers toujours en mains.

## ACCESSOIRES D'AUTOMOBILES

DE TOUS GENRES

*Brochures illustrées envoyées sur demande.*

# MECHANIC'S SUPPLY CIE LIMITÉE

86-90 RUE ST-PAUL, Québec, P. Q.

# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

Adresse : LE TERROIR, Enreg., Case postale 366, QUEBEC.

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année.

Vol. V, No 12

QUEBEC

AVRIL 1925

## SOMMAIRE

|   | Pages |  | Pages |
|---|-------|--|-------|
| D'un mois à l'autre, par Damase Potvin.....   | 176   | De que l'on pense et dit de nous.....          | 289   |
| <b>Au Parnasse Canadien</b> .....             | 278   | Les Propos de l'Entr'Acte, Aimé Plamondon..... | 290   |
| Nos poètes candiens à l'honneur.              |       | Dans la République des Lettres.....            | 291   |
| Bonjour au Printemps, Sylvius.                |       | Ches nos Membres.....                          | 293   |
| Promenade, Jean Charbonneau.                  |       | <b>La Revue des Lectures</b> .....             | 294   |
| Sur nos chemins, Alph. Désilets.              |       | La Campagne Canadienne, par G.-E. Marquis.     |       |
| Les Lettres, Alice Lemieux.                   |       | Revue et Magazines au Canada, par Alph.        |       |
| Broderies, Alice Lemieux.                     |       | Désilets.                                      |       |
| La jeune poésie candienne, Chs Baussan.       |       | Parmi les derniers parus, A. Désilets.         |       |
| Un musée paroissial, Alph. Désilets.....      | 282   | L'Argus de la Presse Internationale.           |       |
| La Veillée des Quarante-Heures, (1er Prix du  |       | Deux fantaisies dramatiques.                   |       |
| concours) par Joseph Courteau.....            | 283   | La Feuille de France.                          |       |
| Le Tremblement de Terre de 1663, par Alphonse |       |  |       |
| Gagnon.....                                   | 287   |  |       |

## NOTRE REVUE

Avec le présent fascicule, LE TERROIR termine sa cinquième année d'existence. Tout indique qu'il commencera, le mois suivant, sa sixième année avec l'intention bien arrêtée d'aller jusqu'au bout.

C'est-à-dire que ses directeurs veulent continuer ce tour de force de maintenir, par ces temps de vie chère et de crise que nous traversons, une revue de 48 pages, grand format, ne s'adressant qu'à une classe spéciale et ne donnant que de l'inédit sérieux en littérature et en histoire.

## NOTRE CONCOURS LITTÉRAIRE

Nous publions dans le présent numéro du TERROIR, section de "Chez nos Membres", le résultat du deuxième concours littéraire de la SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES. En même temps, nous

reproduisons le composition qui a obtenu le premier prix, celle de M. Joseph Courteau, professeur à l'École Normale de Valleyfield. Nous aimons à faire remarquer que M. Courteau a été le gagnant du deuxième prix de notre premier concours.

Nous publierons, dans les numéros subséquents, les autres compositions primées.

## NOTRE PARNASSE

On remarquera que dans les derniers numéros de notre revue et dans le présent fascicule, le "Parnasse Canadien" prend de l'ampleur. Nous en sommes heureux comme s'en réjouissent, sans doute, nos lecteurs. Nous nous félicitons d'avoir fondé ce coin de notre revue comme tribune spéciale de nos poètes qui méritent une attention particulière. Aussi ne chercherons-nous pas à démontrer à la "Société des Poètes de Québec" toute la satisfaction que nous éprouvons à accueillir ses membres.



# D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Nous faisons connaître, en un autre endroit de la présente livraison, le verdict des juges du deuxième, concours littéraire annuel de la Société des Arts, Sciences et Lettres. Ce concours, comme l'on sait, portait sur la rédaction d'un croquis du terroir ou d'une scène quelconque de la vie à la campagne: coutumes, amusements, cérémonies, travaux, etc., etc. Le champ était vaste, comme les concurrents ont pu le remarquer. Aussi dans les quarante compositions que le secrétaire du concours a reçues, l'on a abordé un peu tous les sujets. Quelques-uns se sont même écartés du sujet principal et, pour cela, ont été éliminés du concours dès la première séance du jury: celle de l'élimination. En effet, des concurrents, au lieu d'un croquis, d'une description, d'une scène, quelques-unes fort bien, d'ailleurs, nous ont adressé un conte ou une nouvelle. Les juges, forcément, les ont mis hors concours. Les contes et les nouvelles viendront en leur temps, dans les concours subséquents.

Nous avons eu la curiosité de demander aux juges leurs impressions sur les compositions qu'ils ont eu à juger. Tous ont été unanimes à nous répondre, en résumé, ce qui suit:

"Du talent chez la plupart des concurrents; beaucoup d'observation, du style, en général; mais de l'inexpérience dans l'écriture et surtout, défaut presque absolu de soin dans la rédaction, au point de vue du fond comme au point de vue de la forme. La forme est, en général, négligée déplorablement. On dirait que quatre-vingt-dix pour cent des concurrents n'ont pas relu leur copie avant de l'adresser. "On nous a même soumis", nous dit un juge, "des compositions écrites à la diable, au crayon de mine, remplies de ratures, de véritables brouillons. Sur

les quarante que nous avons examinées", a-t-il ajouté, "une seule était véritablement propre; et c'était un conte qu'il nous a fallu mettre de côté, étant en dehors des règlements et de l'objet du concours."

Trop de vague, trop de généralités aussi dans l'observation ou la description, nous dit-on; pas suffisamment de précision. Et que de répétitions! Des compositions d'un style au demeurant remarquable, ont dû être mises de côté, faute des soins les plus élémentaires dans la rédaction ou, si l'on veut, de la "copie". La ponctuation est déplorable, en général. Les termes aussi sont vagues, trop généralistes; pas de précision dans le trait, dans le fait observé, défaut de consistance. Aussi, défaut de sciences naturelles dans la description des scènes de la nature: du vague et toujours du vague, du cliché, le sentier battu. Manque d'originalité, en définitive.

Bref! pour résumer, du talent partout, mais pas suffisamment soigné et cultivé. Un talent naturel lâche, sans efforts dans la voie de la perfection. Et puis, encore, des longueurs et des longueurs, à n'en plus finir; pas de concision et des kyrielles d'adjectifs, de superlatifs tous dans le même sens, fruits de l'inexpérience.

Puissent ces quelques remarques faites en toute bonne foi, servir de leçons aux participants à nos futurs concours, à nos collaborateurs et à tous ceux et celles qui, sans trop d'expérience, brûlent trop facilement souvent d'envoyer "de la copie" aux journaux et aux revues, ne se fiant qu'à la conviction qu'ils se sont trop facilement faite sur la supériorité de leur travail et de leur talent.

Du soin, de la modestie et de l'étude, voilà ce que nous conseillons.

Le livre canadien commence décidément une période d'encouragement et de prospérité qui devrait être sensible aux auteurs. Aussi le voit-on se multiplier dans tous les milieux et s'essayer dans tous les genres.

Après la fondation du Prix David qui a été un si précieux stimulant à la production littéraire depuis trois ans, ont été instituées par la Société des Auteurs Canadiens, ces semaines dites du Livre Canadien, si fructueuses pour les ouvrages de nos auteurs. Puis à la suite de ces manifestations de la Société des Auteurs est entrée dans nos statuts cette loi bienfaisante introduite au Conseil Législatif par les honorables Ernest Choquette et P. R. du Tremblay, obligeant les commissions scolaires d'employer une certaine partie de l'argent dont elles disposent pour l'achat des livres d'auteurs canadiens.

Voilà autant d'actes de précieux encouragement pour notre jeune littérature canadienne.

Sous ce rapport, Québec est, on peut le croire, en plein dans le mouvement et nous avons plaisir à signaler à ce sujet une fort belle initiative du groupe québécois de la section française de l'Association des Auteurs Canadiens, qui est présentement à organiser une grande Semaine du Livre Canadien, qui s'ouvrira le 4 mai prochain.

Le début de cette semaine sera marqué par une belle manifestation littéraire, qui aura lieu au Château Frontenac, sous forme de dîner-causerie, auquel sont conviés tous les auteurs et les libraires du district de Québec et les représentants de ceux de Montréal. Des causeries seront faites au cours de ce dîner couvrant à peu près tous les aspects de la question littéraire au Canada-Français: statistiques de nos bibliothèques, derniers livres parus, ouvrages à l'horizon, etc. Puis durant la semaine, les libraires organiseront des étalages spéciaux de livres canadiens en même temps que les journaux locaux publieront des pages spéciales.

Voilà décidément une manifestation à encourager et, pour cela, il faudrait que chaque client de nos librairies mette en pratique les résolutions adoptées par les organisateurs de cette manifestation: "Cette semaine, j'achèterai un livre canadien".

—o—

Québec tient à la fois, de la capitale depuis bientôt soixante-dix ans.—de la grande ville de province et du "petit trou pas cher." Capitale elle l'est de par son titre, son service public, son parlement de moderne architecture; grande ville de province, par ses promenades, ses faubourgs ses rues potinières; enfin, "petit trou pas cher", par le nombre incalculable de ses ruelles qui se croisent et s'entrecroisent en tous sens, leur grouillement, les marécages de ses cours et l'esprit des habitants de l'ensemble, Car l'essence du "trou pas cher" se compose de ruelles, de flaques d'eau et de la surveillance malade et obstinée que les habitants exercent les uns sur les autres.

Or, dans les villes de province ou dans les trous pas chers, il y a des coins où l'on est généralement peu soucieux de l'hygiène et de la propreté; on ignore le sybarisme et l'on se f..... du savon et de la pelle à vidanges.....

Tout cela c'est pour venir à dire qu'avant de passer le temps à l'Hôtel de Ville à esquisser des plans d'embellissements, ou de s'eng..... comme des frères, on devrait bien plutôt maintenant que le printemps nous sourit, s'occuper des mesures à prendre pour forcer la population à nettoyer les cours et les caves. Et ceci aurait, à part tous les autres avantages que l'on conçoit, un côté tout à fait pratique et auquel on n'avait pas songé encore.

Qui sait si on ne découvrirait pas dans ces cours et dans ces caves assez d'engrais pour fertiliser tous les terrains vacants de la ville.

Ah! quelle récolte alors à l'automne!

—o—

Nous venons de traverser une période excessivement fécondes en discours; la période des banquets, des conférences, de fêtes de toute nature. Que de discours, que de phrases, que de mots!

Au cours de l'été dernier, à la campagne, j'ai vu fabriquer des petits fromages à la crème. Entre nous, c'est plutôt un fromage de lait caillé; c'est délicieux quand même. On prend une vaste terrine de lait caillé sur lequel on verse quelques gouttes de présure. On renferme le tout—moins la terrine, naturellement—dans une toile, et l'on presse, l'on presse, tant que l'on peut. Avant l'opération, on put croire que l'on obtiendrait un énorme fromage. Mais quand le lait caillé fut bien égoutté, il ne resta plus qu'un petit fromage gros comme le poing.

Moi, j'ai trouvé cette métamorphose très emblématique.

Elle pourrait fort bien être l'emblème d'un discours quel qu'il soit. C'est que nous parlons généralement avec abondance pour ne pas dire grand chose. Dans le flot tumultueux de nos paroles, à peine peut-on pêcher quelques mots qui soient utiles. Et c'est parfois un gros travail que de démêler, dans la profusion des phrases, ce que l'on en doit entendre pour répondre judicieusement.

Des mots! Des mots! murmurait le sombre Hamlet.

Des mots aussi, du lait caillé, ces grands articles des journaux pour nous annoncer ce qui contiendrait dans cinq lignes.

Ici, pour employer une image très juste que j'entendais, un jour, de M. le juge J.-M. Tellier, ici, on nous donne une botte de paille; le grain qu'on pourrait en extraire tiendrait dans le creux de la main.

Quoiqu'il en soit, le bon saint François de Salle a résumé tout cela d'une bonne pensée, concise, franche:

"Il n'y a pas de plus mauvaise façon de mal dire que de trop dire, car si l'on dit moins, il est aisé d'ajouter mais après avoir trop dit, il est malaisé de retrancher."

# AU PARNASSE CANADIEN

## NOS POÈTES CANADIENS A L'HONNEUR EN FRANCE

La Société des Poètes de France et leur revue officielle, de Paris, vient de clore son dernier grand concours annuel, ouvert à tous les poètes de langue française du monde entier. La troisième section étant ouverte à tous les poètes de nationalité non française, un bon nombre des nôtres y ont pris part cette année.

Dans cette section, 156 concurrents ont présenté des poèmes ne dépassant pas 100 vers au maximum. On relève dans la liste des poètes couronnés, que vient de publier le directeur de la Revue des Poètes, M. Eugène de Ribier, les noms d'écrivains Belges, Suisses, Canadiens, Grecs, Egyptiens, Roumains, Argentins, Espagnols, etc.

Le premier prix a été attribué à M. José Ed-Bruyr, un écrivain belge déjà réputé en Europe; il a obtenu la médaille de Vermeil. Deux de nos auteurs canadiens viennent ensuite, avec chacun une médaille d'argent; ce sont MM. Alphonse Désilets de Québec et Robert Choquette de Montréal. Des diplômes d'honneur sont décernés à Madame Pauline Fréchette, Louis-Joseph Doucet et Louis de Rosale (L. J. Chagnon). Des mentions honorables ont couronné quelques-uns de nos meilleurs et plus fervents disciples des Muses: MM. Francis DesRoches, abbé Arthur Lacasse Alonzo Cinq-Mars, Jean Berthon, Jean-Paul Lessard, Antonin Proulx, Maurice Hébert, E. de Longchamp, Ulric Gingras, A. Desjardins, M. Delagny et Louis Brisset; Mmes Henriette Doyle, Emma de Liancourt, Gaétane de Montreuil, Berthe Audet-Fiset, Marie Ratté, etc.

Il convient de féliciter les nôtres du succès remporté dans ce tournoi des belles-lettres dont une large part des résultats est toute à l'honneur de l'esprit français qui ne s'est point démenti en nous. Une fête du couronnement des lauréats aura lieu à la Sorbonne, à Paris, en mai, et nous savons que le Canada, comme en 1923 sera "très porté" puisqu'il y sera largement à l'honneur.

### BONJOUR AU PRINTEMPS (1)

Bonjour à son premier zéphire  
Qui nous annonce son réveil;  
Bonjour à son premier sourire  
Eclos aux lèvres du soleil.

Bonjour aux fleurs, noble parure,  
Etoiles du jour qu'on peut voir  
Au firmament de la verdure,  
En attendant celles du soir.

Bonjour aux feuilles renaissantes,  
Innombrables papillons verts  
Que leurs ailes sont impuissantes  
A lancer à travers les airs.

(1) L'auteur de cette pièce de vers, M. l'abbé Elzéar Delamarre, est décédé presque subitement à Chicoutimi, le 21 avril, à l'âge de 70 ans et 8 mois. Il avait fondé l'œuvre de Saint Antoine de Padoue, dirigeait le *Messenger* de cette œuvre et avait établi à l'intention de cette dévotion, l'Ermitage de San Tonio au Lac Bouchette. Dans ses très rares heures de loisir, l'abbé Delamarre, sous le pseudonyme de Sylvius, a écrit de nombreuses pièces de vers d'un goût toujours sûr.

Aux ruisseaux toujours en voyage:  
Ceux qui bondissent des sommets,  
Ceux qui flânent sous le feuillage,  
Ceux qui fécondent les guérets.

Bonjour aux oiseaux qui reviennent,  
A ceux qui naissent dans les nids,  
Aux conversations qu'ils tiennent,  
A leurs concerts jamais finis.

Bonjour au printemps, prophétie  
Du réveil de l'humanité,  
Où l'homme reprendra la vie,  
Mais pour un éternel été.

SYLVIVUS.

Chicoutimi, 31 mars, 1925.

### PROMENADE

(Pour le TERROIR)

Qu'est-il besoin de plus que ce jardin charmé  
Où tout est frémissant, où l'amour qu'on envie  
Comblera de ses vœux ceux qui n'ont pas aimé,  
Où tout espoir perdu se reprend à la vie..

La tendresse s'épand sur l'allée aux lilas  
Qui joint à ses attraits une forme parfaite,  
Et d'un bonheur nouveau que tu nous révelas,  
O si tendre Psyché, tu proclames la fête!

Parmi tous les trésors que t'offrent les sentiers,  
Ami, tu cueilleras la fleur plus que sublime  
Dont la vertu nous fait renaître tout entiers,  
Parce qu'une lumière immortelle l'anime.

Alors, au souvenir de ses charmes discrets  
Auxquels tu vins, ce soir, rendre un premier homma-  
L'Amour que tu conçus éternisant ses traits [ge,  
Ton cœur en gardera l'impérissable image.

Puis, dans ce beau jardin où tu portes tes pas,  
Tu voudras te confondre à la vie éternelle  
D'une fleur que le temps brutal ne fane pas,  
Et vivre du parfum que tu conserves d'elle.

JEAN CHARBONNEAU.

## SUR NOS CHEMINS

Par les célestes avenues,  
Et vers les forêts demi-nues,  
Les corneilles sont revenues.

Leurs herses noires sur l'azur  
Ont dessiné les signes sûrs  
Du printemps clair aux matins purs.

La toison d'argent des prairies  
Où brillent mille pierreries  
Ondule à neuf ses draperies.

Car les verglas sont disparus.  
Etroite hermine au bord des rues  
La neige fond en filets drus.

Le long des sentes sinueuses  
Naîtront les mousses floconneuses  
Et les violettes frileuses.

Et de l'aube au déclin du soir  
Les poètes pourront revoir  
Flâner l'Amour au promenoir.

Dès les aubes ensoleillées,  
Voici les maisons dépouillées  
De leurs mantes appareillées.

Des enfant joufflus et vermeils  
Dans les parterres sont pareils  
Aux lis que dorment les soleils.

Sur les murs gris, où le paon pose,  
La glycine ouvre son oeil rose  
Au jour qui rit à toute chose.

Or, au fond désert du jardin  
Voici le merle baladin  
Sifflotant son couplet badin.

Le souffle alisé de la brise  
Emplit le poumon et nous grise  
Comme un cidre de pomme grise.

Et partout renaissent ainsi  
La vie et le désir aussi  
Car, Avril a dit: Me voici!....

ALPHONSE DESILETS.

Avril, 1925.

## LES LETTRES

(Pour le TERROIR)

*Les lettres sont des ponts aériens, jolis,  
Que le cœur sait bâtir pour combler la distance  
Ils unissent d'un jet les plus lointains pays  
Et ce lien délicat rend moins lourde l'absence.*

*Leur mystère a toujours un captivant attrait.  
Les lettres d'amitié sont pour moi les plus belles,  
Je les aime surtout pour le parfum discret  
De douce intimité qui se dégage d'elles.*

*Les lettres sont un peu des miettes de bonheur,  
Il faut prendre bien garde en dépliant la feuille  
De ne pas échapper les parcelles de cœur  
Qu'un bon ami parfois en notre honneur effeuille.*

*Mes lettres sont l'objet d'un culte très pieux  
Pour mon cœur encore plein de vibrante jeunesse.  
Et dans mon souvenir, rien n'est plus précieux  
Que l'endroit où revit leur sincère tendresse*

ALICE LEMIEUX.

## BRODERIES

*Dans l'azur, le printemps brode les hirondelles,  
Sur le velours des prés, il brode des bouquets,  
Il met un feston d'or sur les rians bosquets.....  
Dans l'azur, le printemps brode les hirondelles.*

*Le printemps brode aussi dans l'azur de nos rêves,  
De son aiguille bleue..... il brode des amours,  
Il fait naître l'espoir, soleil de nos beaux jours,  
Le printemps brode aussi dans l'azur de nos rêves.*

*Brode, printemps joyeux, brode encore et sans trêve,  
Au versant du coteau fait sourire la fleur  
Dans nos âmes surtout brode un peu de bonheur.....  
Brode printemps joyeux, brode encore et sans trêve.*

Alice LEMIEUX.

*Ne dites pas: J'ai très faim. Dites: J'ai grand'faim.  
Ne dites pas: Je viendrai vous voir à l'automne. Dites: J'irai  
vous voir à l'automne.  
Ne dites pas: Ils se vêtissent. Dites: Ils se vêtent.  
Ne dites pas: Il tressaillera d'allégresse. Dites: Il tressaillira  
d'allégresse.  
Ne dites pas: Tant qu'à faire. Dites: Quant à faire.*

## LA JEUNE POESIE CANADIENNE

Nous extrayons le bel article suivant de l'un des derniers numéros de la Croix de Paris.

Quand, au XVIIe siècle, les aïeux des Canadiens français d'aujourd'hui arrivèrent sur les bords du Saint-Laurent, venant du Perche ou de l'Aunis, de Picardie ou du Maine, ils savaient les chansons qu'ils avaient si souvent chantées, dans les fermes, à la veillée, ou le long des chemins, en allant à la charrue: *A la claire fontaine, Sur le pont d'Avignon*, et les autres! Ils ne les désapprurent pas outremer, et ces jolis couplets ont été là-bas, semble-t-il, ce qu'y a été le blé apporté par l'apothicaire Hébert: le bon grain de quoi sont nées des moissons qui couvrent un immense et beau pays et qui, riches des deux forces et des deux douceurs, celles de la race et celles de la terre, sont tout à la fois bien françaises et bien canadiennes.

Longtemps avant que Mistral n'ait dit: "Qui tient sa langue, tient la clé qui de ses chaînes le délivre", la poésie canadienne a été, au lendemain de la conquête anglaise, la défense d'un peuple qui se sentait un peuple et qui ne voulait pas être asservi. Elle a été, dans cette guerre, de l'intelligence, la cavalerie du parler français.

Ce fut le premier moment de la poésie canadienne, le temps des Napoléon Aubin, des Michel Bibaud, des Morin, des François-Xavier Garneau, etc. Grands poètes? Non, mais à la mesure de leur temps littéraire. Comme si les années qui avaient arraché la Nouvelle-France au "vieux pays" n'avaient pas existé, ils avaient gardé la forme de notre XVIIIe siècle. Ils écrivaient des chansons, des épitres, des satires, des épigrammes. Une pensée patriotique les inspirait souvent, mais le souffle leur manquait.

Avec la brise qui se mit à souffler du pays de Hugo, de Lamartine, de Musset, le souffle vint un peu plus tard, à Octave Crémazie, à Pierre Chauveau, à Alfred Garneau, à Pamphile Lermay, à Louis Fréchette, et le soleil se leva clair et chaud, dans leurs vers, pour éclairer le drapeau de Carillon, la découverte du Mississipi, les épopées et les batailles encore toutes saignantes, pour éclairer aussi les beautés de la terre canadienne.

Cette poésie est la mère de la jeune poésie canadienne d'aujourd'hui. Cette jeune poésie a ses aînés et ses cadets. C'est comme les familles de là-bas, une belle famille, et qui ne saurait tenir tout entière ici. Mais ce serait ignorer le Canada, ignorer aussi quelque chose de la France que ne point connaître au moins quelques-uns de ces cousins.

Voici d'abord un groupe d'aînés: Alfred Ferland, Louis-Joseph Doucet, Albert Lozeau, Emile Nelligan, René Chopin, Paul Morin, Alphonse Désilets, Blanche Lamontagne.

Paul Morin mis à part, tous ces poètes ont les yeux fixés sur le Canada. Alfred Ferland prend pour titre de son œuvre principale: *le Canada chanté*; il en dit en effet, "les horizons", il cherche à y voir "l'âme des bois". Il est le poète de l'arbre, et c'est de tout son cœur qu'il s'écrie:

Splendeur des bois de mon pays,  
Vous toutes, les feuilles que j'aime.....

Il aperçoit, d'ailleurs, derrière les troncs des érables, les silhouettes des défricheurs de jadis et il se rappelle

Les noms des fiers aïeux dont l'honneur et la foi  
Font pensif l'étranger qui traverse mes plaines.

Sa sensibilité vibre à "l'ennui de l'automne", et il dit, en une splendide cadence, l'accueil fait par le semeur de blé à cet autre semeur, le soleil:

C'est ton œuvre, soleil, créateur des matins,  
Semeur de jours, passant du souverain abîme,  
Toi qui, majestueux, vas ton chemin sublime,  
Jetant un printemps neuf sur nos printemps déteints.

Doucet, qui s'est mis à l'école de nos poètes du XVIe siècle et qui se plaît souvent aux ballades, à moins que Ferland la vision des

grands espaces, mais il sait enfermer ses regards dans un coin où il découvre un monde; il écoute le chant des charroyeurs, il s'arrête avec les engerbeurs qui rassemblent des javelles, il est l'amoureux des vieilles choses et des vieilles gens, il fait halte

Au vieux pont biscornu, plein de ronce et de mousse,  
Couché sur le ruisseau limpide et peu profond,  
Que brouillèrent les pas de mon enfance douce.....

Il déniche, dans le fond du grenier,  
Le vieux râteau de frêne aux dents toutes crochues:

et il lui fait raconter: "l'andain fait des blondes avoines" et toute une bucolique.

Mélancolie grise d'Albert Lozeau, qui considère

La poussière de l'heure et la cendre du jour  
En un brouillard léger flottant au crépuscule.

Tristesse poignante de ce pauvre Emile Nelligan, qui pleure son *Vaisseau d'or*:

Que reste-t-il il de lui dans la tempête brève?  
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté?

Elles sont loin toutes deux du mouvement et du rythme de René Chopin, savourant le *Plaisir d'entendre les grenouilles*:

Sur la grève, un brouillard flotte,  
L'eau clapote  
Et soulève les copeaux frais,  
Les baguettes du saule et les champs de quenouille  
J'écoute au loin dans la campagne les grenouilles  
Parmi les joncs dans les marais.....

Paul Morin, lui, quitte le Canada; il dit l'harmonie d'un soir grec il s'en va dans les allées de Trianon:

Mon cœur français et moi, nous vîmes, ce matin,  
Le paisible hameau parfumé de fougère,  
Où Marie-Antoinette, en paniers de satin,  
Rêva d'être bergère.....

Comment d'ailleurs, le Canada lui tiendrait-il rigueur? Paul Morin veut seulement, dit-il, louer la mère avant l'enfant, et il attend d'être mûri.

Pour un jour marier  
Les mots canadiens aux rythmes de la France  
Et l'érable au laurier.

Alphonse Désilets, l'auteur de *Mon pays, mes amours*, n'a point cherché son inspiration sous d'autres cieus que les siers. Il y a trouvé, mêlées aux brises, les voix des cloches, et, mêlée au travail, la prière. Il a assisté aux vêpres des moines:

Les psaumes précédées d'antennes crescendo  
Se mesurent au rythme allègre de Solesmes,  
Et l'accompagnement des orgues elles-mêmes  
Simule comme un bruit léger de goutte d'eau.....

Mlle Blanche Lamontagne associe à la mélancolie une délicate émotion. Elle entend, dans le lointain du passé, le ronronnement du rouet de sa grand-mère, filant à sa fenêtre:

C'était là que, le front tout nimbé de lumière,  
Ce pendant que le lin pendait aux soliveaux,  
Elle filait, filait ses écheveaux,  
Mon aïeule, la belle et robuste fermière.....  
Et la fileuse, ancienne  
—Rou, rou, filons la line,—  
Disait à son rouet:  
—Voici le jour, n'es-tu pas prêt?  
Rou, rou, rou, rou, filons la line!



A côté de tous ces aînés, les cadets ne manquent pas. Écoutons-en chanter deux : Francis Desroches et Jean Bruchési. Nous trouverons chez l'un et chez l'autre, avec le caractère de l'ancienne poésie canadienne, l'orientation de celle d'aujourd'hui, le sentiment du pays et la vision intérieure.

C'est le poème de l'âme qui vibre dans les *Brumes du soir* de Francis Desroches;

Lorsque le laboureur a tracé ses sillons,  
O blessure béante au flanc chaud de la terre!  
N'as-tu pas vu monter, à l'heure des grillons,  
Comme un nuage gris sur le champ solitaire?

C'est dans le cœur aussi que s'épaissit la brume, quand arrive la tentation du doute, mais le poète regarde le chapelet qui lui vient de sa mère :

Et quand le froid dégoût de la vie orageuse  
S'empare de mon être où lutte le Devoir  
Pour retremper ma force et retrouver l'Espoir  
Je pose sur ses grains une lèvres pieuses.

En ces brumes, comme en de merveilleux dessins, apparaissent d'aimables portraits, le grand-père et la grand-mère :

Mon grand-père était cordonnier.....  
Grand-mère prenait son fuseau  
Et grand-père son fin couteau.....  
Taille le cuir, tire l'aiguille!  
L'oiseau chante sous la charmille.

On y aperçoit aussi non seulement le laboureur qui sait mener ses bœufs, mais le drapeau français; on y voit bouillonner le sang gaulois, qui a gardé sa douleur :

...Il coule abondamment chez nous, le sang gaulois,  
Et nos gars valeureux qui sont allés défendre  
Une France en péril et protéger ses droits  
En ont versé la pourpre aux batailles de Flandre!

Les *Coups d'ailes*, de Jean Bruchési, battent tout d'abord autour des chers souvenirs de l'enfance, quelque chose de très doux et de tout à fait printanier : des tout petits qui font leurs premiers pas, un oiseau, un cercle de jeunes filles qui cousent en babillant un chapelet que l'on égrène, et des mains qui, tout près, font de la dentelle.....

Vingt ans sonnent. Et le poète plane "en plein ciel" :

Le jeune homme salue avec amour la vie,  
Sans voir que sur sa route il est parfois du sang.

Il parle aux cloches de Noël :

Chantez pour le vieillard et riez pour l'enfant!

Après s'être arrêté à prier devant le tabernacle, il conseille l'écolier :

Penche-toi sur ton livre aux heures de l'étude;  
De ta langue si douce, apprends-y la beauté.  
Et tu la défendras contre la multitude,  
Car la langue, vois-tu, c'est toute la fierté.

Ses ailes, maintenant, sont devenues plus assurées. Jean Bruchési aperçoit la France et il lui parle. Ce nom de France, dit tout bas à ses oreilles.

C'est comme un vol d'abeilles.

Il aime l'école du rang et ses fenêtres "où passent tous les coins du ciel", les croix des chemins, qui viennent des aïeux et qui prièrent pour eux, quand ils "faisaient de la terre"; il entend frapper sur la porte le bâton du "quêteur".

Maintenant, il relit l'histoire; il trouve au fortin de Long-Sault des éclairs d'épopée, et, dans la douceur et la beauté des Iles de la

Madeleine, dans le calme religieux d'un cimetière de pêcheurs, le poignant souvenir du drame d'un peuple.

Mais la terre canadienne vit toujours, et le travail, comme en une aquarelle, les coupeurs d'herbages apparaissent, se redressant à riors dans l'eau, sous les rayons du ciel couchant,

Et l'on peut voir, au lieu de leurs faux qu'ils abaissent,  
De fins croissants d'argent plonger dans le flet bleu.

Là-bas, sous le grand ciel le semeur jette aux sillons

Le grain dont on fera l'hostie,

et Jean Bruchési salue le paysan canadien :

Paysan canadien, à ton immense effort  
Nous devons aujourd'hui d'être ce que nous sommes:  
Race qui pour grandir a méprisé la mort,  
Peuple deux fois béni, peuple de gentilshommes!

Sans doute, tu n'as pas parcouru l'univers;  
Le sol et le ciel bleu furent ton premier livre;  
A l'or tu préféras les grands érables verts,  
Et tu savais lutter, puisque tu savais vivre!

Ce n'est pas là seulement le printemps, ce ne sont pas seulement des fleurs, et qui ne tromperont point: il y a déjà là, mélangés à ces fleurs, des fruits dont peut être fier un verger.

Telle est, vue rapidement, la jeune poésie canadienne. Assurément si sa science du mot et du rythme s'est grandement enrichie, on ne saurait la comparer à la virtuosité de toute une école de de côté-ci de l'Atlantique. Les poètes canadiens n'ont point les raffinements, la cadence musicale, l'impeccabilité de la forme d'un Moréa, d'un Henri de Régner, d'un Paul Va'éry, par exemple. Faut-il les leur souhaiter? Très sincèrement, je ne le crois pas. Sans doute, ils ont encore à apprendre dans cette voie: qu'ils apprennent encore. Mais qu'ils n'aillent pas trop loin!

Avant tout, qu'ils restent eux-mêmes! Qu'ils restent Canadiens! Qu'ils gardent leur pensée et la fleur de leur sensibilité nationale! Ils savent aujourd'hui regarder dans leurs âmes, comme ils savaient depuis longtemps déjà, regarder leur terre; ils voient le drame intérieur et le drame des champs, des bois, des eaux, du ciel, des travaux et des jours, et aussi tout ce qu'il y a de divin dans l'un et dans l'autre: pourquoi s'aventureraient-ils à chercher ailleurs d'autres sources de poésie? Qu'ils boivent à leur "claire fontaine"!

CHARLES BAUSSAN.

## L'ESPRIT DE JACQUES DYSSORD

A notre époque, où l'amour est devenu un sport, don Juan ne triomphe qu'aux points.

Plusieurs maladies sont une excellente assurance contre la mort. Pendant qu'elles se font des politesses à la porte, la vie suit son cours.


La machine à écrire a porté un grand coup à cette calligraphie qu'est la morale.

En un temps où l'on se plaît à encourager les familles nombreuses, je me prends à souhaiter, pour la paresse, un traitement de faveur. N'est-elle pas — quelle belle famille! — la mère de tous les vices?


C'est cette part d'injustice qu'il y a dans l'amour qui lui assure tout son prestige.

En amour, on commence par la rhétorique et l'on finit par la philosophie.

Il est des gens pour qui il n'y a pas de milieu entre le veau gras et la vache enragée.



# UN MUSEE PAROISSIAL



PAR ALPHONSE DESILETS

Ce fut, de tout temps, la caractéristique préoccupation de notre clergé canadien que de promouvoir les influences éducatives de toutes sortes, pour le développement intellectuel de la jeunesse.

L'école est la pépinière où grandit et s'épanouit l'enfant. Dans la plupart de nos paroisses, le curé consacre une large part de son temps et de ses soins à l'instruction et à l'éducation des garçons et des filles confiés aux écoles de la localité.

Mais il est telles paroisses où l'on fait davantage encore et nous voulons en signaler un bel exemple, dont les attraits sont également appréciés par toute la population. Car nous sommes tous un peu grands enfants et susceptibles jusqu'à la fin de perfectionnements moraux.

M. l'abbé F.-A. Baillargé, curé de Verchères, est universellement connu chez nous comme éducateur émérite, patriote ardent, écrivain original et chercheur infatigable. Nous avons lu avec intérêt ses œuvres d'histoire, de sociologie et d'éducation et nous y avons puisé plus d'amour et de respect pour le passé héroïque de nos ascendants, plus de foi et de fierté à l'égard de nos croyances et de nos traditions.

M. l'abbé Baillargé dessert l'une des plus anciennes paroisses dont le nom historique rappelle tout un chapitre glorieux de nos grandes épopées. A quelques pas de son église, plus que centenaire, M. l'abbé Baillargé a fondé un musée paroissial, pédagogique et scolaire, qui fait l'orgueil de ses paroissiens et l'admiration des innombrables visiteurs de l'étranger.

Voici comment il nous a lui-même détaillé le but poursuivi en établissant, vers 1911, en l'honneur de Madeleine de Verchères, ce musée à branches artistiques, le premier du genre au Canada. Il faut éveiller l'attention des grands et des petits pour leur faire aimer la nature, l'histoire, le beau et le bien. Outre les enfants, qui s'amuse grandement à en visiter chaque section, les pères de familles et les commissaires d'écoles y apprennent à décorer agréablement leurs maisons et leurs écoles. Les instituteurs et les institutrices y trouvent des suggestions pour faire parler les murs de leurs salles de classes, pour faire entrer par les yeux, dans l'esprit des élèves, la science, la géographie, l'histoire et les arts; pour développer le sens de l'observation, le goût, la mémoire et le désir de connaître davantage.

Le musée de Verchères, dont les pièces principales sont installées et classifiées dans un vaste bâtiment *ad hoc*, se prolonge en quelque sorte au presbytère de son vénérable fondateur et conservateur. Ici, en effet, le visiteur qui a la bonne fortune d'être accueilli comme nous l'avons été, ne peut se défendre d'être émerveillé devant la richesse et la diversité des statuts, tableaux, portraits, meubles rares, reliures artistiques, documents précieux, etc., et qui constituent un trésor envié par les écrivains, les chercheurs, les numismates, les antiquaires et les artistes.

Dans la salle du musée proprement dit sont catégorisés près de 400 sujets divers: 20 tableaux de Dyrolle, de ceux que l'on admire dans les musées scolaires de France et dans quelques trop rares institutions au Canada; 52 Philipps' Geographical illustrated, comme il en est dans les musées scolaires d'Angleterre; 45 tableaux coloriés d'histoire naturelle; 80 tableaux d'histoire sainte; 36 tableaux d'histoire du Canada; 60 portraits historiques, avec biographies; 20 gravures et oléographies; 10 aquarelles; 16 terres cuites; 7 tableaux à l'huile, grand format; une estampe ancienne; nombre de spécimens de la faune canadienne, d'ornithologie, d'entomologie et de botanique. Le musée compte aussi beaucoup d'objets appréciables par leur rareté et leur ancienneté.

Nous ne savons vraiment rien de plus admirable que le talent et la patience de celui qui a doté sa localité et sa province d'un tel musée et voudrions que son geste trouvât beaucoup d'imitateurs. M. l'abbé Baillargé sourit, de son sourire amère et fin, à ceux qui tentent de mesurer la difficulté de cette tâche. Et il vous répondra, avec sa bonté tranquille, que trois choses suffisent pour assurer le succès d'une pareille entreprise: beaucoup d'amour de son pays, un peu de patience et quelques connaissances générales de l'histoire, des arts et des sciences naturelles.

S'il est un pèlerinage qui s'impose aux fervents du beau, de l'art, des lettres et de la pédagogie, ce sera la visite instructive et réconfortante du pays déjà célèbre de la mignonne église, du musée et du sympathique historien de Madeleine de Verchères.

# LA VEILLEE DES QUARANTE-HEURES

Premier prix du deuxième concours littéraire de la Société des  
Arts, Sciences et Lettres.

PAR JOSEPH COURTEAU  
VALLEYFIELD

“ Un Canadien Errant ”

Chaque année, vers la fin de novembre, nous revenait cette veillée des Quarante-Heures. Nos gens des *concessions*, après avoir laissé des gardiens à la maison, arrivaient un peu avant la messe d'ouverture, et, dès l'après-midi, s'empressaient de retourner à l'église, faire des visites et régler les affaires de leur conscience. Le soir, c'était la prière devant le Saint-Sacrement exposé à la vénération des fidèles. Puis au retour, commençait cette fameuse veillée, si impatientement attendue des enfants: alors l'heure du coucher était retardée de beaucoup à cause de la *visite* qui couchait chez nous, et les histoires avec les mots plaisants, et les calineries des grand'pères et des tantes faisaient de cette veillée une fête unique en son genre.

Oh! le bon temps que celui-là! Pour nous, les petits gas, les merveilleuses cérémonies des Quarante-Heures enchantaient les âmes et dilataient les cœurs; la présence des vieux grand'pères, des grand'mères encore actives, déroulait à nos imaginations enfiévrées des choses palpitantes d'intérêt: récits terribles ou tristes de cette époque lointaine où vivaient puissamment nos ancêtres, contes à faire dresser les cheveux "dret à pic", traditions séculaires, aventures incroyables, chansons déjà très vieilles, que l'on ne connaît aujourd'hui que pour les avoir lues dans les livres; enfin, toute l'histoire généalogique des deux familles, depuis les origines jusqu'à l'âge du petit dernier, dans le ber, de tous les oncles et de toutes les tantes, et Dieu sait s'il y en avait! Et les conversations allaient avec entrain. Avant tout, l'on causait de l'église paroissiale. L'église, c'est le centre de la paroisse, la maison de refuge à la douleur, lieu de repos par excellence; et, à l'occasion des Quarante-Heures, parée de ses plus magnifiques ornements, elle se remplissait comme pour les jours solennels. L'autel, chargé de fleurs, rutilant sous les feux des lampes multicolores, frissonnant des mille lueurs que les cierges, de cire très pure, faisait monter vers l'Ostensoir d'or, nous jetait dans l'ivresse. On se croyait transporté dans un monde idéal; et le soir, en particulier, au milieu d'un silence impressionnant, c'était avec un religieux respect qu'on venait s'agenouiller devant de si belles lumières encadrant la Blanche Hostie! Les veilleuses et les lustres de

la voûte projetaient leurs rayons lumineux sur les vitraux d'art, irradiant les saints Evangélistes, immobiles dans leur pose hératique, pendant que, du jubé de l'orgue, des chants suaves, d'harmonieux accords, descendaient sur la foule prosternée..... et la prière se déroulait lentement dans ce décor céleste..... De la chaire, la voix du vieux curé psalmodiait les paroles rituelles de la prière du soir: "Mettons-nous en la présence de Dieu, et adorons-Le..... examinons-nous sur les péchés commis aujourd'hui, par pensée.... par paroles.... et par actions..... les invocations de l'officiant alternaient avec les réponses des fidèles, et les chants latins... Un dernier signe de croix. La prière était finie! Alors, l'orgue éclatait en de triomphales envolées, et les chantres, en surplis blancs, commençaient la veille pour toute la nuit devant le Saint-Sacrement.

Et comme dans un rêve, nous nous retrouvions dehors, dans l'obscurité profonde et par un froid vif, revenant les uns derrière les autres, par la Petite-Route qui longe le Cap; le vent, en rafales, faisait tourbillonner follement les feuilles mortes; au loin, au-dessus du fleuve, les lumières des phares de l'Ilet et de la côte du sud, celles de l'anse de Portneuf, plus blanches et plus visibles, se outaient avec de brusques écarts sur les grandes vagues phosphorescentes, soulevées avec furie par le vent automnal.

Les hommes, que nous suivions de près, nous n'étions pas encore très braves, arrivaient les premiers. La piété plus tendre des femmes les faisait s'attarder devant l'autel; c'est qu'elles avaient beaucoup à demander, ces bonnes vieilles de l'ancien temps! Elles savaient implorer avec persévérance et résignation, leur confiance était solide comme le roc; et elles suppliaient demandant des grâces de choix pour les enfants établis au loin comme pour ceux encore au foyer, et comme à regret, elles quittaient les dernières, l'église déserte et silencieuse.

Vers huit heures du soir, tous réunis dans la cuisine, qui servait aussi bien de salle à manger que de *vivoir*, nous commencions la veillée. Nous autres, les jeunes, nous allions à l'école le lendemain et nous nous mettions vivement à nos devoirs et à nos leçons. Les livres s'accumulaient

sur un bout de la table; une pile de linge à ramasser à l'autre bout, car ce soir-là, on travaillait ensemble. Mais que de distractions de notre part! Les règles du participe écopaient un peu, pour ne pas dire plus; les hiéroglyphes du "Manuscrit" restaient tout à fait mystérieux et je crois que la leçon de lecture dans le "Devoir du Chrétien" demeurait *en panne*! Le tricotage allait comme une bénédiction, l'ouvrage marchait comme par enchantement! Les langues des femmes et les aiguilles s'en donnaient à cœur joie, ne manquant ni une nouvelle ni une maille! Les vieilles, plus expérimentées, et plus connaisseur dans les affaires du ménage, parlaient des meilleurs moyens de "casser" les fièvres scarlatines ou la rougeole, indiquaient des sirops infailibles pour les rhumes tenaces et malicieux; c'était encore des infusions de sur eau blanc, de camomille, de verge d'or ou de vulgaire herbe à dinde; sirops de gomme d'épinette et de bon rhum, vin de pruche, racine de belle-angélique, salsepareille et tous les simples si bons, et qui ont conduit nos ancêtres à nonantes années et plus; à notre époque nous avons les remèdes patentés, les sirops calmants, qui endorment tant d'enfants pour l'éternité! Nous avons les pilules de cent espèces, toutes infailibles... et les cimetières se peuplent! Pour avoir abandonné nos vieux médicaments de la terre, ce qu'on y a perdu d'argent et de santé et de bonne humeur!

Les hommes, ayant allumé leur pipes, lançaient vers le plafond, des volutes de fumée odorante fleurant bon le tabac canadien. Ils causaient à bâtons rompus des travaux de la ferme; et nous, les yeux dans nos livres, mais les oreilles attentives ailleurs, nous entendions tout: le "fief" était déjà labouré jusqu'à l'about du milieu... on avait commencé à faire le bois de chauffage: dans la Carrière, c'était simple comme beau jour, mais en haut, dans la Cèdrière, l'eau nuisait beaucoup; au troisième rang, grand-père se proposait de faire une grande "courvée" pour sortir un millier de piquets de clôture,.... il en avait bien dans les cinq cents de prêts; encore un effort héroïque pour retourner à nos leçons, mais voilà qu'un mot nous entraînait bien loin: les gens du rang, au printemps, devaient refaire les pilotis du pont; allaient-ils remplir le remous? Pourtant ce serait dommage, car c'était l'endroit classique où de jolies truites, tachetées d'or, et frétilantes, mor-daient toujours à la mouche.

Enfin, nos livres devenaient indifférents à cause des récits de chasse. Mon oncle racontait ses exploits. En bas de la côte, vers le trait carré des terres, il avait tendu des collets dans un embarras,

mais sans beaucoup de succès; dans l'Avent, on ne prend guère que des lièvres écartés; ils ne suivent jamais leurs chemins; ces lièvres sont fous dans ces temps-là, sautant par dessus les collets ou passant à côté tout simplement. Dans nos rêves d'enfants naïfs, les lièvres et les collets ont tenus bien de la place! Hélas! ces rêves d'autan, de même que les lièvres de l'Avent, ont fui, les uns plus agiles que les autres!

On se faisait part maintenant de ses impressions religieuses. L'église naturellement semblait rajeunie pour les Quarante-Heures; toutefois, elle aurait eu besoin d'un peu de peinture! Mais, nous avions, depuis deux ans, un nouvel orgue, le chauffage à eau chaude et les trois cloches, qui sonnaient presque aussi bien que celles de Lotbinière..... il ne faut pas être trop exigeant! Les décorations viendraient plus tard et n'en seraient que plus artistiques. On l'aimait tant, cette vieille église! Les plus vieux y avaient été baptisés, y avaient communié pour la première fois, et, enfin, c'est au pied de l'autel monumental qu'on s'était juré un amour éternel pour les bons comme pour les mauvais jours. Notre église, qui datait de 1837, n'était pas un chef-d'œuvre d'architecture; cependant, vue de la côte des Proulx, elle paraissait jolie, quoique massive peut-être, et trop écrasée; la statue de saint Joseph, en bronze doré, ornait la façade entre les deux clochers; l'ensemble était solide et ne paraissait pas mal du tout, et d'ailleurs, il suffisait de lui croire toutes les qualités pour qu'elle les possédât! Et les dimanches, les trois cloches, que pas un n'avait pu accorder, ne lançaient-elles pas leurs notes claires et harmonieuses quand même? Et sous le soleil ardent, dans la lumière éblouissante, la couverture de zinc ne brillait-elle pas comme un immense miroir d'argent? Enfin! c'était notre église.

Puis les prêtres des paroisses voisines avaient leur tour; on se disait leur nom, leur paroisserie, rappelant, au souvenir des anciens, ceux qui les avaient précédés; on s'extasiait sur leurs talents de chanteurs, de prédicateurs et de confesseurs: les uns, chantres renommés, vous chantaient la préface de belle manière; c'était plaisir de les entendre. Les autres confessaient si bien que les plus gros péchés semblaient fautes légères; enfin, nous, les servants de messes, les connaissions tous: il y avait les curés des Grondines, de Saint-Allan, de Saint-Gilbert, de Portneuf, et souvent de plus loin encore; on revoyait avec joie les prêtres, enfants de la paroisse, lesquels se faisaient un devoir de venir prêter main forte à leur ancien curé, tout en se reposant à la maison paternelle.

Enfin, l'on cherchait ceux qui ne voulaient pas

accomplir leurs Quarante-Heures; heureusement c'était toujours exceptionnel. Et si l'on finissait par en trouver un ou deux des pires chanapans, on les plaignait: "C'est bien de valeur de se perdre ainsi" disait-on. Chez nous, les Quarante-Heures, c'est comme les Pâques; très peu de paroissiens s'en abstenait; on les montrait du doigt en fuyant leur société. Grand-père disait en branlant la tête: "On en a vu des punitions de renards..." Les renards, c'étaient ceux qui depuis longtemps fuyaient les sacrements et qu'on ne voyait presque pas à la messe du dimanche. Et tous les autres d'approuver du même signe silencieux; On a déjà vu ça".

A ce moment-là, nous nous serrions les uns contre les autres, en nous approchant tout près de la lampe, dans l'attente d'un de ces récits fabuleux, qui nous faisait rire aux larmes ou nous faisait frissonner comme une feuille de peuplier. Les vieux bourraient leurs pipes en silence, les femmes laissaient leurs travaux en suspens et se taisaient; aussitôt grand-père commençait par tirer touches sur touches, s'entourant vite d'un nuage de fumée qui s'élevait en spirales vers les poutres, et d'une voix qui nous semblait lointaine et tout changée, racontait une histoire de renard; nous étions comme écrasés de frayeur, scrutant les coins sombres de la cuisine, ne voulant pas voir de fantômes et les espérant quand même.

"Il y a de cela cinquante ans sonnés, disait le conteur, je revenais de Québec, aux approches de Noël; le voyage avait été bon; beau temps pour descendre et excellent marché à la ville; tout s'était vendu à merveille. J'arrivais, enfin, et, fatigué de la route, je m'étais laissé aller à l'endormitoire aussitôt dépassé le coin du deuxième rang. Il devait être dans les dix heures du soir et la nuit était noire comme de l'encre. Tout à coup, il me sembla entendre un rauque aboiement et je me réveillai en sursaut; le Blond, déjà rendu au Coteau de la Peur, filait comme une flèche, les oreilles droites et les narines frémissantes. Un fier cheval que ce Blond-là! Mais il n'allait pas à son train de route accoutumé; "Le bouffre, que je me disais, en démêlant les cordeaux qui traînaient sur le devant du berlot, il sent déjà son avoine et sa place bien chaude à l'écurie" et il n'avait pas tort, allez! Après une si rude montée, la vaillante bête méritait sûrement tout cela.

Cependant, la fine épouvante avait fait place au galop, et juste dans la courbe, avant la descente du Coteau, le Blond fit entendre de plaintifs hennissements: "Ce n'est pas naturel, tout cela", que je me dis, en me retournant pour voir s'il ne venait pas de voitures; c'est alors que j'a-

perçus, le nez collé sur le derrière du berlot, un chien noir, énorme, les yeux hors de tête, le poil raide, et lançant des flummèches à chaque "respir". Je ne me trouvais pas à mon aise; des frissons me secouaient de la tête aux pieds; de grosses sueurs coulaient dessous ma tuque de laine, et puis ce fameux coteau de la Peur à passer avec ce failli chien sur mes talons! Ce coteau, vous le savez, c'est le rendez-vous des loups-garoux de toute la paroisse... et j'étais seul, en pleine nuit, avec la peur des feux-follets et des revenants et toujours ce chien, qui ne me disait rien de bon, d'autant plus qu'il me lançait dans le dos des souffles aussi chauds que des vapeurs d'eau bouillante. J'en avais des souleurs. Dans une fine poudrerie, le Blond détalait comme un lièvre avec trente-six roquets à ses trousses, et sans effort apparent, le chien infernal suivait si près de mon siège, que je ne lui voyais que le "reinquier" se soulevant et s'abaissant comme des ondulations de couleuvre. Cependant, la lune émergeait un peu des nuages noirs, au-dessus des bouleaux du nord, et en un rien de temps, j'étais rendu au coin de la route; j'enfilai le troisième rang comme une flèche et j'aperçus bientôt la Croix, à côté du pin, droit en face de la maison. A ce moment-là, la lune sortant enfin des nuages jetait sur la plaine, de l'Équerre à la Pinière, une blancheur laiteuse pire que la noirceur; les piquets de clôture au milieu des bancs de neige et les arbres avec leurs grands bras secs, prenaient des formes étranges; et la bande d'un vert sombre des sapins enneigés, sur ma droite, semblait s'avancer avec une si grande vitesse, que j'en pliais l'échine, abattu sous le poids d'un fardeau écrasant. Enfin, le Blond vira tout d'une traite au nordet de l'abri et s'arrêta couvert d'écume blanche. En débarquant de voiture, je jetai un coup d'œil aux alentours; pas plus de chien que sur la main. Et je me disais: "C'est une bonne frousse que j'ai eu là; avoir peur d'un chien errant, quelle bêtise!". Je me dirigeai en chantonnant vers les bâtiments, le Blond devant moi. L'avoine se trouvait dans la remise; à tâton, vaguement éclairé par la porte de l'écurie restée ouverte, j'y allai avec la chaudière, me proposant de donner une bonne ration. Mais en arrivant près du coffre, je m'arrêtai net, les cheveux collés aux tempes et des faiblesses dans les jambes: le même chien noir qui m'avait suivi était là, assis sur son train de derrière, les yeux féroces et rouges comme des tisons de braise, éclairant la remise bien mieux que la plus forte chandelle; j'eus juste le temps de saisir une fourche appuyée sur le garde-grain, et le chien enragé s'élançait sur moi en hurlant des cris de mort. Je sentis aux épaules, une lourde pesanteur et je tombai à la renverse par le travers de la batterie.....

.....Quand je repris connaissance, le Coq à Pierriche me frottait durement le visage avec de la neige: "Tu t'es trouvé mal, hein, mon vieux?" Je t'ai vu en passant devant la grange et j'ai bien fait d'entrer, tu aurais pu geler dur avant le matin". Remarquez que j'étais dans la remise, et que les portes bloquées par un immense banc de neige, ne pouvaient s'ouvrir que par un châssis donnant sur le chemin. Comment le Coq m'avait-il vu? Je n'y comprenais rien de rien! "Où t'es-tu éraflé comme ça?" demandai-je au Coq, car le sang coulait par une longue estafilade sur la joue gauche. "C'est pourtant vrai," répondit-il, en se passant la main sur la joue et la retirant rouge de sang vermeil. Le Coq devint blanc comme un drap. "Je ne sais pas où je me suis blessé," continua-t-il en hésitant; "sur un clou du cadre de la porte peut-être.... "Je jetai les yeux sur la fourche; un des fourchons dégouttait de sang. Le Coq à Pierriche n'avait pas fait ses Quarante-Heures ni ses Pâques depuis sept ans; et il courait le loup-garou toutes les nuits, cherchant qui le délivrerait en lui tirant du sang par blessure. C'est moi, j'en suis certain, qui l'ai délivré. Le Coq me reconduisit jusqu'au seuil de la porte, et malgré mes pressantes invitations, il ne voulut pas entrer, disant que sa femme l'attendait depuis le matin. Il partit par grandes enjambées et disparut bientôt, confondu dans la nuit avec les balises du chemin....."

Grand'père avait fini. Dans le silence impressionnant on entendait, bruit formidable, le tic-tac de l'horloge, interrompu par le pétilllement des bûches d'érable dans le poêle à deux ponts. Et le sol, et la maison, semblaient frémir sous les coups sourds et lointains des vagues furieuses déferlant sur les glaces de la grève.

Peu à peu, cependant, les conversations reprenaient. Grand'mère avait souvenance de cet événement. Et elle ajoutait que la leçon avait été salutaire pour le Coq, puisqu'il fut après cela, bon chrétien. Ce souvenir lui rappelait quelque chose de passé, confirmé, d'ailleurs, quelques jours après les Rois. Elle racontait à son tour comment toute la maisonnée, avait su, huit jours à l'avance, la mort de l'ancêtre, notre arrière grand'père. Un soir, qu'après avoir couché les enfants, elle filait seule dans la maison, le dos tourné à la chaleur du foyer où brûlait un bon feu de bouleau; elle avait vu, bien vu, à travers la porte vitrée de la grande salle, une lumineuse clarté, et, dans cette clarté, un vieillard en robe blanche, le visage invisible, passer et repasser dans la lumière. Il allait lentement, l'air triste, la tête penchée et les mains derrière le dos. Puis avec une terreur indicible, malgré sa volonté, elle avait vu le fan-

tôme se coucher sur la table vis-à-vis la porte, joindre les mains, après avoir ramené sur lui un linceul blanc qui le moulait pour ainsi dire de la tête aux pieds, en une sorte de statue sépulcrale d'un relief terrifiant. Les deux cierges bénits à la Chandeleur s'étaient allumés d'eux-mêmes, et une invisible main posait sur la poitrine de l'apparition le crucifix de la famille. Et puis, dans la demi-obscurité qui envahissait la chambre, une lointaine et triste mélodie venait jusqu'à elle: récitation lente de prières funèbres, murmures de voix étranges et mystérieuses, venant des profondeurs de l'au-delà, ou plaintes dolentes des âmes des morts?... Qui sait!... Dès qu'elle eut commencé la récitation du "De Profundis", une éclatante détonation fit vibrer toute la maison et l'apparition s'évanouit. Mais cinq jours plus tard, l'aïeul était sur les planches, à la place du fantôme blanc, entre les deux mêmes cierges de la Chandeleur et avec, dans les mains, le même crucifix de noyer noir.....

Minuit sonnait lentement et comme à regret. C'était la fin. Nous disions bonsoir à tout le monde, et, plus frissonnant que jamais nous allions vers nos lits, recommandant bien de placer la lampe sur la plus haute marche de l'escalier; puis ramenant prestement nos couvertures pardessus la tête, nous entendions de loin: "Pensez au bon Dieu avant de vous endormir..... avez-vous pris de l'eau bénite?"

En bas, l'on causait encore un moment de choses toutes intimes; bientôt, dans un demi-sommeil, au grincement de la porte, nous devinions qu'on revenait de l'étable, voir aux chevaux. Puis quelques chuchotements discrets devant le poêle, que, par habitude sans doute, grand'père attisait, et, la lampe éteinte, la maison devenait silencieuse.

La veillée des Quarante-Heures ne devait revenir que l'année suivante. Qui de nous y prendrait part encore une fois?.....

Où sont les neiges d'antan!

"UN CANADIEN ERRANT."

Copie Conforme: JOSEPH COURTEAU.

Valleyfield, P. Q.

o

Les hommes ne sont pas très rares qui aiment à faire payer les services qu'on leur rend.

Passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile est une volupté de fin gourmet.



## LE TREMBLEMENT DE TERRE DE 1663



PAR ALPHONSE GAGNON

*Nous sommes un peu tous encore sous l'émotion provoquée par la terrible secousse de tremblement de terre du 28 février dernier, aussi croyons-nous devoir servir à nos lecteurs une page de toute dernière actualité, bien qu'elle date de 1891. Mais il s'agit du fameux séisme de 1663 dont on a tant parlé depuis la secousse du 28 février. L'on verra, en lisant ces lignes, qu'il s'est passé, au Canada, dans notre province, voire même dans notre district des choses autrement terribles que celles du 28 février dernier et... qu'on en est revenu.*

*A la séance de la Société Royale du Canada, du 28 mai 1891, M. l'abbé Casgrain présentait à la Société un remarquable travail de M. Alphonse Gagnon, de Québec, secrétaire du département des Travaux Publics, écrivain et penseur consciencieux qui a, à son actif, pas moins de huit ouvrages scientifiques et historiques qui devraient, aujourd'hui, croyons-nous, l'empêcher de faire présenter par d'autres, à la Société Royale, des travaux comme celui que nous aimons à signaler et comme celui—permettons-nous une indiscretion,—dont nous aurons à parler dans quelques jours et qui va sortir, avec les premières feuilles, des ateliers d'une imprimerie de Québec.*

*M. Alphonse Gagnon est un modeste. Il écrit dans ses heures de loisir, non pour s'amuser, mais pour instruire. Aussi voudrions-nous voir entre toutes les mains ses sept ou huit ouvrages dont un, nous aimons à le signaler, LA CLÉ DU SUCCES, est actuellement publié, en tranches, par la PRESSE, qui fait ainsi œuvre de bonne éducation du côté de la jeunesse.*

*Mais revenons à notre séisme de 1663—puisque l'on veut absolument que ce mot remplace l'expression pourtant bien simple et bien claire de "tremblement de terre."*

*Après avoir quelque peu disserté sur les causes des tremblements de terre, M. Gagnon raconte:*

Ce fut le mardi gras, le 5 février, sur les cinq heures et demie du soir, au moment où l'on se préparait à se livrer aux divertissements du carnaval, que se produisit la première secousse. Le temps était calme et serein. Tout à coup on entendit dans le lointain un grondement sourd comme le roulement d'un grand nombre de voitures fortement chargées allant à grande vitesse sur des pavés. Au même instant un choc d'une extrême violence se fit sentir, et dura près d'une demi-heure; mais les secousses ne furent particulièrement fortes que durant le premier quart d'heure, ou, selon l'expression du *Journal des Jésuites*, l'espace de deux *Miserere*.

Ce fut une panique générale; de tous côtés on entendait mille bruits confus imitant le pétilllement du feu dans les greniers, le roulement du tonnerre; on aurait dit une grêle de pierres

tombant sur les toits, ou le mugissement des vagues se brisant contre le rivage. Les portes s'ouvraient d'elles-mêmes; celles qui étaient ouvertes se refermaient. Les meubles se renversaient, le timbre des horloges sonnait, et les maisons, ébranlées et agitées comme des arbres lorsqu'il fait un grand vent, semblaient être sur le point de s'écrouler. Les toits se courbaient en bas d'un côté, puis se renversaient de l'autre. Les clochers des églises se balançaient et les cloches sonnaient d'elles-mêmes. La frayeur s'était emparée même des animaux domestiques qui sortaient des maisons ou y entraient en poussant des cris et des hurlements lamentables.

Les habitants consternés crurent d'abord à un vaste incendie ou à une attaque subite des Iroquois. Mais quand on fut dehors on reconnut aussitôt la véritable cause de ce bouleversement. Un nuage de poussière s'était répandu dans l'air. Le sol bondissait sous les pieds, puis les secousses s'affaiblissaient et formaient un mouvement d'ondulation semblable aux flots de la mer. Les palissades dansaient d'une façon incroyable. Le désordre dans les forêts n'était pas moins grand. Les arbres se heurtaient avec fureur; les troncs, se détachant de leur place, se renversaient les uns sur les autres avec une violence qui fit dire aux Indiens que la forêt était ivre. Où il y avait une forêt on ne voyait plus que des troncs renversés.

Les hommes, les femmes et les enfants ne trouvaient de sûreté nulle part, et ils craignaient à chaque instant d'être ensevelis sous des ruines ou de voir la terre s'entr'ouvrir pour les abîmer. Les uns, tombant à genoux, se frappaient la poitrine en implorant la miséricorde de Dieu; les femmes tombaient en défaillance; tous enfin crurent que la fin du monde arrivait.

Le spectacle n'était pas moins terrible sur l'eau que sur la terre. Les glaces du fleuve, épaisses de plusieurs pieds, étaient soulevées et brisées comme dans une violente débâcle. Des nuages de fumée, de boue ou de sable jaillissaient des cravasses ainsi faites. Les poissons eux-mêmes, saisis de frayeur au milieu de ce déchainement des éléments, s'élançaient hors de l'eau, et l'on entendit les rauques soufflements des marsouins dans les eaux du lac Saint-Pierre, où leur présence n'avait jamais été signalée auparavant.

Cette première secousse dura près d'une demi-heure; toutefois ce ne fut que durant l'espace d'un quart d'heure qu'elle se fit sentir dans toute sa violence. Les sauvages chrétiens regardaient cet événement comme un châtement de Dieu qui les punissait des excès qu'ils avaient commis en buvant de l'eau-de-vie que les mauvais Français leur avaient donnée. Les sauvages payens croyaient que c'étaient les âmes de leurs ancêtres qui voulaient rentrer en possession de leurs anciennes terres de chasse, et ils faisaient de bruyantes décharges de mousquetterie pour les forcer à retourner au pays des âmes.

A peine commençait-on à se remettre de la panique causée par la première secousse, qu'on en éprouva une seconde sur les huit heures du soir, laquelle redoubla de violence deux fois dans une heure. Il y eut plusieurs autres ébranlements, d'une intensité variable, cette même nuit; une personne en compta trente-deux, mais six seulement furent bien sensibles.

Ce qu'il y eut aussi de remarquable dans ce tremblement de terre, ce fut sa longue durée. Les secousses se firent sentir durant l'espace de sept mois. Parfois ce n'était qu'un simple frémissement du sol; d'autres fois c'étaient des ébranlements rudes et saccadés. "En certains endroits, dit le P. Lalemant, comme dans les montagnes que nous avons à dos, le tintamarre et le trémoussement y ont été perpétuels pendant un long temps; en d'autres endroits, comme Tadoussac, il y tremblait d'or-

dinaire deux ou trois fois le jour avec de grands efforts, et nous avons remarqué qu'aux lieux plus élevés l'émotion était moindre qu'au pays plat."

"Parmi toutes ces terreurs, dit Marie de l'Incarnation, on ne savait à quoi le tout aboutirait. Quand nous nous trouvions à la fin de la journée, nous nous mettions dans la disposition d'être englouties en quelque abîme durant la nuit; le jour étant venu, nous attendions la mort continuellement, ne voyant pas un moment assuré à notre vie. En un mot, on s'échait dans l'attente de quelque malheur universel."

Le nombre et la durée des secousses des tremblements de terre sont très variables. Généralement la commotion est unique, où il s'en produit deux ou trois au plus. Mais il arrive parfois que les vibrations se succèdent à des intervalles assez rapprochées pendant des mois et même des années. Le tremblement de terre de Java, du 5 janvier, 1699, ne comprit pas moins de 208 violentes secousses. En 1856, il y eut à Honduras 108 secousses dans une seule semaine, et aux îles Sandwich, en 1868, un même tremblement de terre dura plusieurs mois de suite, et on compta 2,000 secousses dans un mois. Du 28 octobre 1746 au 27 février 1747, on compta également au Pérou, 451 commotions. Le tremblement de terre qui paraît avoir duré le plus longtemps est celui de Calabre, qui ébranla le sol presque quotidiennement de 1783 à la fin de 1786.

On sait que la région de la baie Saint-Paul, à vingt lieues et plus en aval de Québec, est le foyer ordinaire d'où naissent nos tremblements de terre; mais comme une oscillation, un mouvement de l'écorse terrestre ne peut ébranler un point unique et restreint du globe, et doit nécessairement se développer sur une étendue plus considérable, l'aire d'ébranlement des tremblements de terre de 1663 embrassa la chaîne entière des Laurentides, et modifia la surface du sol sur plusieurs points.

Les secousses se firent sentir à Montréal, mais sans aucun effet désastreux: de fait, elles ne furent pas aussi violentes à Montréal qu'aux Trois-Rivières et à Québec.

Les détails suivants furent transmis des Trois-Rivières à Québec par une personne digne de foi:

"La première secousse et la plus rude de toute commença par un bruissement semblable à celui du tonnerre; les maisons avaient la même agitation que la cime des arbres pendant un orage, avec un bruit qui faisait croire que le feu pétillait dans les greniers.

"Ce premier coup dura bien une demi-heure, quoique sa plus grande force ne fût proprement parler que d'un petit quart d'heure. Il n'y en eut pas un qui ne crût que la terre dût s'entrouvrir. Au reste, nous avons remarqué que, comme ce tremblement de terre est quasi sans relâche, aussi n'est-il pas dans la même égalité: tantôt il imite le branle d'un grand vaisseau qui se manie lentement sur ses ancres, ce qui cause à plusieurs des étourdissements de tête; tantôt l'agitation est irrégulière et précipitée par divers élancements, quelquefois assez rudes, quelquefois plus modérés. Le plus ordinaire est un petit trémoussement qui se rend sensible lorsque l'on est hors du bruit et en repos. Selon le rapport de plusieurs de nos Français et de nos sauvages témoins oculaires, bien avant dans notre fleuve des Trois-Rivières, à cinq ou six lieues d'ici, les côtes qui bordent la rivière de part et d'autre, et qui étaient d'une prodigieuse hauteur sont aplanies, ayant été enlevées de dessus leurs fondements et déracinées jusqu'au niveau de l'eau. Ces deux montagnes, avec toutes leurs forêts, ayant été ainsi renversées dans la rivière, y formèrent une puissante digue, qui obligea ce fleuve à changer de lit et à se répandre sur de grandes plaines nouvellement découvertes minant néanmoins toutes ces terres éboulées, et les démêlant petit à petit avec les eaux de la rivière, qui en sont encore si épaisses et si troubles, qu'elles font changer de couleur à tout le grand fleuve Saint-Laurent. Jugez combien il faut de terre tous les jours pour continuer depuis près de trois mois à rouler ses eaux toujours pleines de fange.

"L'on voit de nouveaux lacs où il n'y en eut jamais; on ne voit plus certaines montagnes qui sont engouffrées; plusieurs sauts sont aplanis; plusieurs rivières ne paraissent plus; la terre s'est fendue en bien des endroits et a ouvert des précipices dont on ne trouve point le fond. Enfin il s'est fait une telle confusion de bois renversés et abimés, qu'on voit à présent des campagnes de plus de mille arpents toutes rases comme si elles étaient toutes fraîchement labourées, là où peu auparavant il n'y avait que des forêts".

La partie du pays qui semble avoir le plus souffert de ces convulsions de la nature est celle comprise entre le cap Tourmente et Tadoussac.

On signale un fait singulier arrivé dans ce premier endroit au commencement de juillet. Pendant plusieurs jours il y eut des tourbillons et des orages furieux du côté du cap; puis, une nuit, les habitants entendirent un bruit épouvantable causé par un torrent d'eau qui tomba des montagnes avec une abondance et une force extraordinaires, déracinant les arbres, démolissant et emportant les habitations qui se trouvaient sur son passage. Une grange qu'on venait de terminer, fut transportée tout entière à une distance de deux lieues, où elle se brisa sur les roches. Les nombreux bestiaux qui paissaient dans les belles prairies qui se voyaient là furent rejetés pêle-mêle à travers les arbres renversés et emportés par la rapidité des eaux. Plusieurs cependant purent être retirés de cette position, après le passage du torrent. Les semences furent ruinées, la terre étant emportée sur une superficie de douze arpents, au point de laisser la roche toute nue.

C'est surtout dans le voisinage des côtes que les affaissements ou effondrements du sol sont les plus fréquents. Vers la côte Saint-Paul, deux grands caps formant un quart de lieue de tour, se détachèrent de leur base, s'enfoncèrent dans le fleuve, puis en ressortirent pour former un îlot, ayant conservé leurs arbres et leur verdure.

"J'ai su, écrit encore Marie de l'Incarnation, de ceux qui ont remonté le fleuve en vaisseaux, qu'en plus de douze endroits d'ici à Tadoussac, qui est distant de Québec de trente lieues, les grands fracas causés par les secousses de la terre en plusieurs endroits, principalement vers les deux caps dont j'ai parlé, ont fait que les montagnes de roches se sont ouvertes. Ils ont vu quelques petites côtes ou éminences qui se sont détachées de leur fondement et qui ont disparu, faisant de petites anses où les barques et les chaloupes se pourront mettre à l'abri durant les tempêtes. C'est une chose si surprenante qu'on ne la peut concevoir, et tous les jours on apprend de semblables prodiges. L'on avait beaucoup de crainte que ces bouleversements arrivés sur les côtes du grand fleuve n'en empêchassent la navigation, mais enfin on ne croit pas qu'ils puissent nuire, pourvu qu'on ne voyage point durant la nuit, car alors il y aurait du péril."

Dans le voisinage de Tadoussac, le sol, de même que les barques sur le fleuve en amont, se couvrirent en six heures d'une couche de cendre d'un pouce d'épaisseur.

Durant l'été, on ressentit aussi plus d'une fois sur le fleuve, les effets du tremblement de terre, qui jeta la terreur parmi les matelots et les passagers.

Généralement les navires surpris par un tremblement de terre éprouvent des chocs brusques et violents comme s'ils touchaient quelque bas-fonds.

Les exhalaisons qui s'étaient échappées de la terre sur divers points du pays avaient d'abord causé une si grande sécheresse que toutes les moissons avaient jauni; cependant il tomba dans le cours de l'été des pluies tellement bienfaisantes que cette même année fut remarquable par l'abondance de la récolte.

Le tremblement de terre de 1663 se fit sentir jusque dans la Nouvelle-Angleterre, l'Etat de New-York et l'Acadie, mais en diminuant d'intensité à mesure qu'il s'éloignait de son point de départ. A Boston, on éprouva d'abord une forte secousse

(Suite à la page 290)



*Ce que l'on pense et ce que l'on dit de nous  
... en bien et en mal.*



La FEUILLE DE FRANCE, "organe des Français de France, des Français des colonies, des Français de l'Étranger et des Étrangers de langue française," vient de fonder, avec son numéro du 15 février, un supplément spécialement consacré à la province de Québec et qu'elle intitule LA TRIBUNE DU QUÉBEC, "organe des Canadiens européens."

Voici de que l'on dit à la FEUILLE DE FRANCE en présentant la nouvelle publication, sur Québec: "La Tribune du Québec" tel est le titre à la fois suggestif et simple que portera cette page supplémentaire, fille ou sœur de "La Feuille de France" et qui sera uniquement rédigée par des publicistes canadiens.

Elle aura pour but de faire mieux connaître les sentiments de fidélité d'un groupement compact de 4 millions d'hommes qui veut conserver ses coutumes et sa langue — qui est la nôtre — pour faire vivre sur le Saint-Laurent une nation originale ayant l'empreinte et le reflet de chez nous.

Cette feuille au caractère émouvant poursuivra sans défaillance, à côté d'une œuvre sentimentale, une œuvre pratique de rapprochement commercial. Elle essaiera d'intensifier les échanges entre les deux pays, de faciliter les affaires par tous les moyens en son pouvoir.

A l'heure où les Canadiens anglais envisagent une fusion avec les Etats-Unis? cette entreprise généreuse méritait d'être signalée, car elle démontre une tendance des Canadiens du Québec à se tourner de plus en plus vers la France

Ce qu'il nous est impossible de cacher, c'est la beauté du geste qui souligne la tentative d'aujourd'hui.

Les frais d'impression de cette feuille supplémentaire ont été spontanément couverts par des souscripteurs canadiens.

Les promoteurs de l'idée cherchent à grouper, sur les rives du Saint-Laurent, de nouveaux concours pour assurer à "La Tribune du Québec" une publication régulière.

Avec une audace qui les honore et un esprit de décision qui les élève, ils ont lancé cette première feuille avec l'intention de la faire circuler. Ils ont le ferme espoir que les abonnements obtenus et la publicité recueillie leur permettront, d'ici quelque temps, de rendre mensuelle "La Tribune du Québec".

"La Feuille de France" continuant à publier chaque mois un supplément consacré à un seul pays, y ajouterait régulièrement la feuille canadienne et paraîtrait, ainsi, sur quatre pages.

Et pour commencer, la rédaction de la "Tribune du Québec", publie le premier-Paris suivant sur les Canadiens-Français, article intitulé la "Marseillaise Canadienne", et qui est précédé des deux citations suivantes:

"Séparés de la France, nous n'avons jamais oublié l'honneur de notre origine; séparés de la France, nous en avons toujours gardé le culte; séparés de la France, si nous avons perdu notre part de ses gloires, nous avons fait une conquête chère aux âmes françaises....."

Wilfrid LAURIER.

"Montcalm, Lévis..... les morts glorieusement tombés..... Ce sont ceux dont la mémoire pour toujours restera vivante chez ceux qui veulent, malgré le temps, l'espace et l'oubli, rester de cœur et d'esprit la Nouvelle-France, le pays des Français du Saint-Laurent!"

Sénateur BEAUBIEN.

### LA "MARSEILLAISE CANADIENNE"

Voici la strophe d'un hymne touchant et grave appelé "La Marseillaise Canadienne", et qui mériterait d'être mieux connu:

Jadis, la France sur nos bords  
Jeta sa semence immortelle,  
Et nous, secondant ses efforts,  
Avons fait la France nouvelle.

O Canadiens, rallions-nous,  
Et près du vieux drapeau, symbole d'espérance,  
Ensemble, crions à genoux:  
Vive la France!

Que faut-il de plus pour accorder aux Canadiens du Québec le droit de cité parmi nous? Des étrangers peuvent-ils avoir de tels accents?

Est-ce un peuple totalement différent ou est-ce un lambeau de nous-mêmes qui est de l'autre côté de l'Atlantique?

Peut-on faire des Anglais avec des citoyens qui ont des chants pareils?

Que l'influence du sol et du climat les empêche de revenir à nous, ou bien qu'ils forment dans

l'avenir une nation distincte, il y aura néanmoins, deux France dans le monde: la nôtre et la leur!

Or, *La Tribune du Québec* doit travailler à l'union harmonieuse de ces deux France-là. C'est dans cet organe que les Canadiens *exprimeront librement leur pensée et pourront* préparer, de leurs propres mains, les voies naturelles de leur évolution.

Ces 60,000 vaincus, devenus par leur vitalité un grand peuple de 4 millions d'hommes, seront les *maîtres absolus* de leur destinée. Pour savoir ce que sera leur avenir, il faut connaître ce qu'ils enseignent à leurs enfants..... à leurs enfants qui représenteront le Québec de demain.

Dans un livre *Poèmes de Cendre et d'Or*, écrit par M. Paul Morin de pure race canadienne, et publié à Montréal en 1922, voici ce qu'un père conseille à son fils. Il lui dit d'aller au cimetière sur la tombe des aïeux et de leur déclarer:

Que je fus toujours droit, et mon père avant moi,  
Et tendre à l'humaine souffrance  
Et que j'ai mis en toi le travail et la foi,  
Et l'amour sacré de la France.

Faut-il faire aux enfants du Québec l'injure de croire qu'ils oublieront le dernier vers?

Et s'ils ne l'oublient pas, quel genre de rapports verrons-nous s'établir entre les deux rameaux français de chaque côté de l'Océan?

Le maréchal Fayolle, de retour d'une mission récente "au pays de l'érable", écrivait dans la *Revue des Deux-Mondes*:

"La vérité est qu'une Nouvelle-France grandit de l'autre côté de l'Atlantique, qui fera régner sur le Nouveau-Monde, le génie de notre race..... qui peut dire ce que nous réserve l'avenir? Un monde nouveau est en formation."

Peut-être le grand rêve de Colbert n'est-il pas entièrement mort.....

Nous répétons que les Canadiens sont canadiens avant tout, mais ils aiment la France, et c'est sur la France que leur jeune force doit s'étayer.

Encerclée à l'ouest par 5 millions d'Anglais et au sud par 120 millions d'Américains qui tendent à fusionner, il est clair que la race du Québec ne peut conserver la pureté de son origine qu'en se tournant vers la France, son berceau primitif.

On voit que les manifestations de la pensée canadienne ne seront pas déplacées dans un organe comme le nôtre et que la collaboration, promise et attendue des écrivains du Québec, ne peut que renforcer dans le monde notre expansion nationale.

*Ne dites pas*: Un perce-neige. *Dites*: Une perce-neige.  
*Ne dites pas*: Il chante à la perfection. *Dites*: Il chante dans la perfection.

*Ne dites pas*: Il va de mal en pire. *Dites*: Il va de mal en pis.  
*Ne dites pas*: Pour si grand que... *Dites*: pour grand que, si grand que...

*Ne dites pas*: Le premier promoteur, le premier protagoniste.  
*Dites*: Le promoteur, le protagoniste.

*Ne dites pas*: Je ne m'en rappelle pas, je ne me souviens pas.  
*Dites*: Je ne me le rappelle pas, je ne m'en souviens pas.

*Ne dites pas*: Rentrer une couture. *Dites*: Rentraire une couture.

*Ne dites pas*: Où reste-t-il? *Dites*: Où demeure-t-il?

*Ne dites pas*: Il faut reviser un procès. *Dites*: Il faut reviser ce procès.

*Ne dites pas*: Il paie ric-rac. *Dites*: Il paie ric-à-ric.

*Ne dites pas*: Il n'est rien de moins que... *Dites*: Il n'est rien moins que.

*Ne dites pas*: en face le château... *Dites*: en face du château...

*Ne dites pas*: de façon à ce que, de manière à ce que... *Dites*: de façon que, de manière que...

*Ne dites pas*: il le fixa. *Dites*: il fixa les yeux sur lui.

*Ne dites pas*: il est très fortuné. *Dites*: il est très riche.

*Ne dites pas*: formuler un souhait. *Dites*: former un souhait

*Ne dites pas*: il a la fringale. *Dites*: il a la faim-ville.

*Ne dites pas*: il est furieux avec moi. *Dites*: il est furieux contre moi.

*Ne dites pas*: noir comme un geai. *Dites*: noir comme gais.

*Ne dites pas*: Jean ressemble à Paul comme deux gouttes d'eau.  
*Dites*: Jean et Paul se ressemblent comme deux gouttes deau.

(Suite de la page 288)

vers cinq heures et demie du soir, une autre pendant la nuit, puis le 28 du même mois. On calcule que les ondes d'ébranlement rayonnèrent sur une superficie de 40,000 lieues. (1)

Il est bien étonnant qu'il n'y ait pas eu de perte de vie au milieu de tous ces bouleversements. La population était peu nombreuse, fort dispersée, et partant moins exposée. Il peut arriver aussi qu'il y ait eu dans les récits du temps quelques exagérations causées par la nouveauté du phénomène, par la frayeur des habitants et la crédulité populaire; mais enfin, tout considéré, il ressort de l'étude attentive et comparée des documents de l'époque, la preuve incontestable que ce tremblement de terre fut remarquable par son intensité, par sa durée et les circonstances extraordinaires qui le précédèrent et l'accompagnèrent.

Il est bon de remarquer que non seulement Marie de l'Incarnation, le P. Ragueneau, de l'Hôtel-Dieu, et le P. Lallemand rapportaient ce qu'ils voyaient et éprouvaient eux-mêmes, mais encore ce qu'on leur écrivait en même temps de tous les points du Canada. Il ne semble pas qu'ils aient exagéré, car en 1665, deux Français dignes de foi, qui avaient parcouru toutes les localités de Tadoussac et de la Malbaie, assuraient au P. Le Mercier, qui avait remplacé le P. Lalemant dans la charge de supérieur des missions, que "la Relation de l'année 1663 n'avait exprimé qu'à moitié les désordres causés par le tremblement de terre en ces quartiers". L'historien Charlevoix, dont on connaît l'étonnante érudition parle de ces récits, et n'a pas la pensée de douter de leur exactitude. Il était d'autant plus en état d'apprécier leur valeur que lui-même vint au Canada à une époque où vivaient encore des témoins de ces événements.

Des phénomènes identiques, d'ailleurs, ont été observés dans beaucoup de tremblements de terre.

(1) L'Abbé Ferland, cours d'histoire du Canada.



# THÉÂTRE



## LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

Par Aimé Plamondon de l'Association des Auteurs Canadiens.

### DERRIÈRE LES MASQUES

Oh! les extases, les ébahissements où nous plongeant les premières pièces de théâtre que nous voyons représenter!

Ravissements sans fin, rêveries exquises que font naître en nos âmes, tendres et sincères, les belles histoires d'amour traversées de drames et mouillées de pleurs que des acteurs ordinaires font revivre sous nos yeux, dans des décors d'occasion, avec des costumes étriqués, au milieu d'une mise en scène sommaire!

Et comme ils nous paraissent heureux ces artistes, que leur sort nous semble incomparable, que nous les contemplons de loin avec respect, avec tendresse, avec envie? Comme nous aimerions à les connaître, à pouvoir échanger avec eux quelques propos, à leur entendre nous dire, en tête à tête, une seule de ces phrases enjôleuses dont ils possèdent le merveilleux secret!

Fillettes qui rêvez tendrement à l'irrésistible jeune premier dont vous cachez la photo dans un recoin secret de vos tiroirs, collégiens dont le cœur bat pour l'ingénue mutine aux grands yeux prometteurs ou pour la grande coquette au charme troublant, à l'élégance souveraine, je vous souhaite de n'avoir jamais l'occasion de voir de très près vos idoles chéries et de perdre plutôt par le seul effet de l'âge et de l'expérience de la vie, vos douces croyances, vos exquises illusions.

Car si vous saviez ce qui en est de l'existence véritable de vos héros et de vos héroïnes, vous en auriez le cœur tout bouleversé et vous pleureriez de douloureuses larmes, fillettes jolies, collégiens ardents.

Et d'abord, vous constateriez, ce qui serait peut-être votre plus lourde déception, que les acteurs et les actrices s'efforcent autant qu'ils le peuvent, de vivre comme tout le monde.

Je dis autant qu'ils le peuvent car, certes, aucune vie n'est plus terriblement remplie, plus fiévreusement ordonnée que la vie d'un artiste, particulièrement en notre pays, avec les conditions qui sont faites au théâtre et qui ne semblent pas devoir changer bientôt.

Vous savez, n'est-ce pas, qu'on joue tous les jours en soirée et trois fois la semaine au moins, en matinée, sans compter les représentations spéciales des dimanches et jours de fêtes? Vous savez aussi qu'on répète tous les jours la pièce en préparation pour la semaine qui vient? Ces répétitions ont lieu tantôt le matin, tantôt le soir après la représentation, ce qui tient les pauvres artistes sur la sellette jusqu'à une heure avancée de la nuit. Après la répétition, c'est pour les femmes l'heure de la couture, car vous ne devez pas ignorer que la plupart des actrices chez nous sont très souvent leurs propres modistes, et fort habiles la plupart du temps.

Je me souviens d'un soir où l'une d'entre elles, quittant le théâtre après une répétition qui s'était prolongée jusqu'à une heure et demie du matin, nous disait joyeusement: "Je suis bien contente, car je vais finir ce soir ma robe du "deux" pour

la semaine prochaine. A quatre heures, je suis bien sûre d'être couchée." Et elle partait toute heureuse pour aller achever son épuisant labeur. Ce qui revient à dire que les pauvres artistes ne s'attendent guère à bénéficier prochainement de la fameuse semaine de quarante-quatre heures.

Mais, diront les âmes sentimentales, il y a l'Amour, Monsieur, l'Amour qui dore d'un rayon si chaud êtres et choses, qu'il fond instantanément tous les tracas, tous les ennuis, et transforme en roses de Jéricho ce qui semblait n'être que de vils chardons, l'Amour qui est la raison d'être, le pivot essentiel du théâtre, l'Amour qui ne peut manquer d'illuminer, d'incendier de sa merveilleuse lumière ceux-là qui en sont sur la scène les prêtres et les prêtresses, l'Amour enfin qui, l'Amour que, l'Amour dont.....

Oui, précisément, l'Amour dont ils n'ont guère le temps de s'occuper, pauvres artistes, parce que leur profession en est en réalité plus éloignée que tout autre à cause des ennuis sans nombre dont elle les surcharge, à cause de l'indifférence sentimentale qui gagne irrésistiblement au bout d'un certain temps ceux-là qui répètent les serments les plus ardents à des personnes qui leur sont indifférentes, parfois hostiles, à cause enfin et surtout de l'ambiance du milieu qui est tout ce qu'il y a de moins favorable à l'éclosion et à l'épanouissement d'une passion véritablement noble et heureuse.

Et là-dessus, notre courte et bien incomplète expérience nous fournit des documents déjà nombreux et fort probants.

C'est d'abord un de nos meilleurs amis, acteur brillant et citoyen extrêmement digne, qui a plusieurs fois déploré devant nous sa solitude et son isolement de vieux garçon, nous répétant toujours qu'il en venait à détester sa profession qui l'avait tenu éloigné de la vie de famille pour laquelle il se sentait fait et à laquelle il faut de toute nécessité renoncer lorsqu'on fait du théâtre, car il tient pour un principe irréductible qu'un acteur ne peut pas, ne doit pas se marier.

C'est encore une jeune artiste qui n'a quasi fait que passer sur la scène pour laquelle elle avait d'ailleurs d'indéniables aptitudes et qui n'aimait rien tant que nous entretenir de son fiancé, un homme d'affaires sérieux qui devait l'épouser avant longtemps.

Je vois encore sa figure de jolie blonde toute transfigurée de bonheur le soir où elle nous annonça, entre le un et le deux d'un drame à grand spectacle, que c'était pour le mois prochain. "Vous savez, c'est ma dernière semaine au théâtre. Ah! que je suis contente, que je vais être heureuse!"

C'est enfin cette pauvre fille intelligente et sensible que nous trouvâmes un soir pleurant à chaudes larmes, derrière un portant, pendant qu'on changeait le décor.

(Suite à la page 293)



## DANS LA REPUBLIQUE DES LETTRES



*Ce qui se dit, ce qu'on raconte, ce qu'on insinue et ce qu'on annonce  
un peu partout*

On donne sur le départ de Miguel de Unamuno les renseignements suivants :

Bien qu'il sut un jour à l'avance l'arrêt qui le frappait, Miguel de Unamuno continua ses cours à l'Université. Le jour de son départ, la ville prit le deuil. Toutes les boutiques furent fermées et la population presque tout entière accompagna Miguel de Unamuno à la gare.

Après son arrivée à Madrid, il fut militairement conduit à l'hôtel et, plus tard, à Senele, où il passa la nuit. A son arrivée à Cadix, les amis de Miguel de Unamuno voulurent l'emmener dans le premier hôtel de la ville. Mais il leur dit qu'il n'avait pas d'argent. M. Echevarietta, l'un des hommes les plus riches d'Espagne, lui offrit un carnet de chèques, en le priant d'en user à discrétion. Mais Miguel de Unamuno refusa en remerciant.

On n'a pas oublié le record d'endurance de l'ex-maire irlandais de Cork, Mac Swiney, qui ne mourut qu'au soixante ou soixante-dixième jour de sa grève de la faim, dans la prison de Dublin. Les Athéniens de la grande époque étaient moins endurants que les Irlandais contemporains. Les deux héros de Gaston Dumestre (*L'ouvreur de portes*), le philosophe cynique Kratès et sa femme, Hipparchia, meurent tous les deux au neuvième jour de jeûne. Il est vrai qu'il s'agit d'un jeûne en plein air, sur une place publique d'Athènes.

M. Heywood Brown, critique dramatique de la "New-York Tribune", vient d'émettre un amusant paradoxe (qu'il aurait pu, pendant qu'il y était, étendre jusqu'au roman). Cet Américain humoriste considère que le théâtre doit être, pour délasser utilement les spectateurs, composé de pièces lugubres.

Beaucoup de nos pièces, dit-il textuellement, sont trop joyeuses; après tout il y a dans le monde assez de joie et de bonheur pour que nous n'ayons pas à aller les chercher au théâtre. D'une façon générale, l'homme qui va au théâtre n'abandonne sa maison que parce qu'il y est trop délicieusement "confortable". Il a besoin d'un délassement. Or, au théâtre, que trouve-t-il? Plus de joie encore et de contentement. Tout marche au mieux; l'héroïne obtient le mari qu'elle désire; la machine à peler les pommes de terre du vieil inventeur trouve preneur à 50,000 dollars; on découvre une mine d'or dans le jardin; en un mot la fortune sourit à chacun.

Il faudrait au contraire lui montrer la vie au moment où elle est le moins agréable. Les scénarios destinés à notre amusement, devraient être effroyablement lugubres. Lorsque nous aurions constaté que l'héroïne a lamentablement péri dans une tourmente de neige et que le restant de sa famille se meurt dans les affres de la faim, nous serions mûrs pour retrouver plus de charme à l'existence courante.

M. Heywood Brown, nous l'avons dit, est humoriste et Américain.

On sait que le mot *engueuler* a été admis par l'Académie dans son dictionnaire, il y a quelques années. Ce qui ne signifie point que les académiciens l'admettent dans leurs œuvres. M. Paul

Bourget vient de tenter, oh ! timidement..... de l'employer dans son dernier ouvrage: *Cœur pensif ne sait où il va*. On y voit en toutes lettres le terme *semi-engueulement*, ce qui est évidemment une atténuation..... Mais *engueulement*? qui a jamais entendu ou lu ce mot-là? Le français ne connaissait qu'*engueulade*.

Gabriel Sérailles nous donne l'origine du nom de Watteau dans un petit livre posthume qui vient seulement de paraître.

Les érudits, dit-il, se sont complu à rechercher les origines de la famille. Ils ont découvert dans les registres de la commune, dès 1522, un Watier Blancpain, dit Watteau — Watteau, en patois, signifie gâteau.

Watteau est notre peintre gâteau !

*La Revue musicale* consacre à M. Erik Satie une grande partie de son dernier numéro. Entre autres bons mots du spirituel musicien, on trouve celui-ci qui forme une plaisante et juste satire de la musique "impressionniste".

Après la première audition de *la Mer*, on félicitait Debussy, on s'extasiait sur *De l'aube à midi sur les vagues*. Satie se mêlant au concert d'éloges: "Ah ! mon vieux, il y a surtout un petit moment entre dix heures et demie et onze heures moins le quart que je trouve épatant....."

Les opinions politiques bien connues de Miguel de Unamuno ne sont évidemment pas étrangères à la mesure de police un peu rude qui a frappé l'éminent écrivain, mais elle aurait eu une cause moins générale et plus prochaine, s'il faut en croire *Comœdia*.

"On prétend, conte notre confrère, que son châtimement a surtout été déterminé par une plaisanterie qui a mis le général dans une fureur formidable.

"Unamuno, en écrivant à ses amis, comparait le dictateur militaire à son illustre devancier italien, M. Mussolini, et la comparaison, paraît-il, n'était pas à son avantage.

"En prononçant à l'espagnol, le nom du chef des chemises noires donne: "Moussolini," ce qui pousse au facile calembour moussolini, mousseline.

"Par analogie. Unamuno avait baptisé Primo de Rivera: *Percalini*.

"Mousseline? soit ! Percalé? C'en était trop; Et Unamuno fut expédié dans les îles."

Le dictionnaire d'Oxford qui aura, en Angleterre, la même autorité que pourrait avoir en France un dictionnaire complet de l'Académie, va être prochainement achevé; seuls restent à faire les lettres W et U.

Cet ouvrage, dont le premier volume a été publié en 1884, contiendra 425000 mots et aura coûté près de \$1,250,000 livres sterling, soit, au cours actuel du change, environ 127 millions de francs.

Le record de la précocité appartiendrait-il aux Américains? Ces derniers jours, dans les salons de John Alden, à New-York, un long poème a été récité par une poétesse, nommée Nathalia Crane, qui est, paraît-il un phénomène.

M. John Alden, qui la présenta lui-même à ses invités, tint à produire son acte de naissance. Nathalia Crane n'est âgée que de dix ans. A huit ans, elle savait déjà se servir d'une machine à écrire.

Les vers qu'elle compose aujourd'hui sont très beaux, d'une pureté classique, avec un sentiment très frais de la nature. Ils seront publiés par *The Brooklyn Eagle*.

—o—

Les *Daily News* nous apprennent qu'au cours de grandes séances de spiritisme, à New York, d'habiles médiums réussirent à évoquer l'esprit de Platon et qu'il ne se montra nullement rebelle à l'interview. Mais, ajoute le correspondant du journal anglais, "ses réponses n'ont pas été jugées assez intéressantes pour être communiquées à la presse."

Platon, lui aussi, perd au change.

—o—

Publicité dernier cri!

Une charmante femme de lettres américaine, Mme Nora Hollis, qui a consacré tout un livre à résoudre ce curieux problème: *Est-ce que Satan est vraiment le démon?* a tué à coups de revolver sa vieille propriétaire.

Elle a déclaré aux policiers empressés à l'arrêter: "Si j'ai commis ce crime, c'est afin de faire de la publicité à mon ouvrage."

Cette manifestation, jusqu'à présent isolée, a eu pour théâtre la bonne ville de Portland, dans l'Etat d'Orégon.

—o—

M. Georges Duhamel publie à Leipzig une anthologie de la poésie lyrique française, anthologie qui peut être impartiale, car elle s'arrête à la fin du dix-neuvième siècle.

—o—

Comme tous les Anglais, lord Byron était très sportif. Un jour, il nagea de Lido à Venise.

"Candide" raconte que Gabriele d'Annunzio, dans sa jeunesse, voulut recommencer l'aventure. Partant du petit port de Sainte-Elizabeth, il traversa la lagune et, assez fatigué, s'apprêta à aborder sur la piazzetta. On lui cria que Byron ne s'était pas arrêté là et avait parcouru encore les trois kilomètres du grand canal.

Mais d'Annunzio, abordant néanmoins:

—Cela n'est plus de la littérature, alors, cela devient du sport...

—o—

Louis de Gonzague-Frick, le très distingué courriériste littéraire de *Comœdia* nous apprend que M. Pierre-Reverdy, le lauréat du Prix du Nouveau-Monde, s'est converti au catholicisme.

C'était peu de temps après que M. Max Jacob, lequel est d'origine israélite, était entré lui-même dans les ordres avec le parrainage du peintre Picasso et du mage William. M. Pierre Reverdy fréquentait beaucoup ce poète qui, à son tour, l'engagea à suivre les offices au Sacré-Cœur et le convertit. La communion de M. Pierre Reverdy, suivit de près la conversion de M. Max Jacob.

Depuis le poète vit en bon catholique.

## L'ESPRIT DE LOUIS BARTHOU

Le politicien et le *politique* sont des gens différents, comme sont choses différentes la politique et l'intrigue. Il arrive souvent qu'un étranger, voulant faire un compliment à un homme d'Etat français, lui dise: "Vous êtes un grand politicien." Ce n'est pas un hommage. Le politicien vit de la politique, qu'il exploite comme un métier. Il n'a pas d'autres ressources que ses profits. Un mandat est pour lui une profession, à laquelle il faut faire rendre en honneurs et en argent tout ce qu'elle peut donner. S'il est vrai que *ne songer qu'à soi et au présent est une source d'erreur dans la politique*, le politicien commet cette erreur à bon escient. Peu lui importent l'intérêt général et l'avenir. Il ne s'occupe que de lui et des avantages que lui rapportent les combinaisons dans lesquelles il entre. Il joue son jeu et, s'il gagne, son but est atteint. Il ne songe pas à la gloire et ce n'est pas pour imposer son nom à la postérité qu'il se donne tant de mal. Le politicien ne ressemble pas plus à un *Politique* qu'un cabotin ne ressemble à un artiste. Le *Politique* peut se tromper; le politicien trompe. Celui-là a des desseins, un plan, des vues lointaines celui-ci n'a que des expédients. L'un fait de la politique: l'autre se nourrit de l'intrigue. On les confond trop souvent. Et ce n'est pas la même chose.

—o—

*Ne dites pas*: c'est la guigne! *Dites*: c'est le guignon.

*Ne dites pas*: au grand maximum. *Dites*: au maximum.

*Ne dites pas*: j'ai hérité de mon père de vingt mille francs.

*Dites*: j'ai hérité vingt mille francs de mon père.

*Ne dites pas* il m'en impose par son courage. *Dites*: il m'impose par son courage.

*Ne dites pas* c'est une erreur involontaire. *Dites* c'est une erreur.

*Ne dites pas*: il invectiva Pierre. *Dites*: Il invectiva contre Pierre.

*Ne dites pas*: J'y vais incessamment. *Dites*: J'y vais immédiatement.

*Ne dites pas*: Comme de juste. *Dites*: Comme il est juste.

*Ne dites pas*: Il est dans le lac. *Dites*: Il est dans le lacs.

*Ne dites pas*: Malgré que j'aie besoin... *Dites*: bien que j'aie besoin...

*Ne dites pas*: Vous arrivez comme mars en carême. *Dites*: Vous arrivez comme marée en carême.

(Suite de la page 290)

"Qu'avez-vous, mademoiselle? Vous êtes malade?"

"Non, monsieur, j'ai de la peine, j'ai du désespoir, j'ai de la haine". Puis entre deux sanglots refoulés: "Vous savez ce que je joue dans cette stupide histoire?" Elle avait le rôle d'une pauvre enfant devenue la proie de ces malfaiteurs que la loi n'atteint que rarement hélas! et qu'on rencontre partout, exerçant, le sourire aux lèvres, leur abominable métier. "Eh bien, je pleure en pensant que c'est mon vrai rôle que je joue là, que je vis ma vraie vie dans cette pièce que j'excècre." Et malgré notre mouvement de retraite devant la confiance que nous voulions éviter, elle nous raconta brièvement une bien lamentable histoire qu'elle termina par ces mots: "Et dire que j'aurais été si heureuse de pouvoir vivre comme les autres, et de ne jamais, jamais aller au théâtre!" Et elle recommençait à pleurer silencieusement lorsqu'on l'appela bruyamment. C'était son tour d'entrer en scène, et deux minutes après, nous la regardions de la coulisse qui chantait en se dandinant et en faisant des mignauderies: "Un béguin, c'est divine chose."

Jeunes garçons, jeunes filles qui allez au théâtre, applaudissez les artistes quand ils sont bons, admirez leur art quand il est réel, mais plaignez-les un peu et surtout ne les envie jamais!

A. P.



# CHEZ NOS MEMBRES



## NOTRE CONCOURS

### Rapport du secrétaire du concours

*Le jury composé de MM. l'abbé Victorin Germain, L.-J. Doucet, Alph. Désilets, Aimé Plamondon et D. Potvin, s'est réuni, une première fois d'abord, au complet, chez M. Alph. Désilets et a procédé au travail d'élimination. Vingt-six compositions lui ont été soumises. Plus tard, il s'est réuni chez le secrétaire du concours, M. D. Potvin. MM. l'abbé Germain, Alph. Désilets et D. Potvin étaient présents, formant quorum, les autres ayant adressé leur jugement.*

*Le verdict a été le suivant:*

*1er prix, accordé à M. Joseph Courteau, professeur à l'Ecole Normale de Valleyfield, pour une composition intitulée "Une Veillée des Quarante-Heures", signée un "Canadien Errant".*

*2ème prix, attribué au Dr J.-E.-A. Cloutier, du Cap-St-Ignace, pour ses deux compositions primées ex-æquo, la première "Une Veillée de Quat Sept", signée Pierre Vaillant, et la deuxième "Pourquoi les tourtes s'en sont allées", signée "Jean du Cap".*

*Le 3e prix a été accordé à M. Théophile Beaulieu, de Cacouna, pour sa composition intitulée "Le Brayage du Lin", signée "Linophile".*

*Le jury a, en outre, accordé deux mentions honorables. La première à M. A.-H. Tremblay, T.-E. de Drummondville, pour une composition intitulée "La prière à la Croix du Chemin", et signée "de Ste-Hélène; et la deuxième à M. Chs-M. Boissonnault, Montréal, pour une composition intitulée: "Le Vieux Chasseur", et signée "J'Ayme d'Arc".*

D. POTVIN,  
Secrétaire.

Il nous fait plaisir de signaler à nos lecteurs le succès que vient de remporter le petit drame musical en un acte "L'appel du Missionnaire" joliment charpenté par le chevalier J.-Eugène Corriveau et agréablement encadré dans les fines mélodies de M. Gingras, un de nos jeunes musiciens de talent.

M. le chevalier Corriveau a su donner à ce court libretto les qualités d'action, de force et de logique qui caractérisent sa manière, et M. Gingras, comprenant parfaitement les intentions de l'auteur, a composé une partition chaude, colorée, émouvante par instants et dont l'intérêt ne languit jamais. Un auditoire considérable a fait un chaleureux accueil à cette œuvre dans la salle de l'Académie des Frères de St-Roch et nous sommes assurés qu'avant longtemps "L'Appel du Missionnaire" sera représenté en d'autres endroits où il retrouvera le succès de sa création.

A. P.

M. Joseph Savard, dont la maison de commerce compte au nombre des plus honorables et des plus prospères de Québec et qui est membre de notre société, a été, le 16 avril, l'objet d'une remarquable manifestation d'estime et de sympathies de la part de ses confrères et concitoyens, sous la forme d'un grand banquet de 300 convives qui a eu lieu au Château-Frontenac.

M. Savard, outre son talent de satisfaire une clientèle aussi nombreuse que distinguée, a toujours été un partisan enthousiaste de tous les sports et s'est dévoué à l'œuvre de l'Exposition Provinciale. Il s'est aussi lancé avec son enthousiasme coutumier dans cette patriotique campagne de l'"Achat chez Nous". Partout, il a toujours déployé de l'intelligence, de la tenacité, un sens averti des affaires et, ce qui ne gêne rien, une inaltérable bonne humeur jointe à la courtoisie la plus parfaite.

M. Elzéar-Auguste Côté, avocat et protonotaire de la Cour Supérieure de Rimouski, a été invité par les directeurs de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, à faire une conférence au cours du présent mois sur Arthur Buies.

M. Côté est certainement l'un de nos contemporains le plus en état de parler du grand écrivain canadien-français, dont il a épousé la fille (Yvonne) en 1910. Il est en possession de nombreux manuscrits, originaux, etc., jusqu'ici inédits, qui, joints aux confidences qu'il a recueillies dans l'intimité familiale (Madame Buies est vivante et demeure tantôt à Rimouski chez M. le protonotaire Côté et tantôt à Québec chez son fils Arthur), lui permettront de révéler aux lettrés de la vieille capitale certains aspects et détails fort pittoresques de la vie du spirituel littérateur.

M. Côté a accepté l'invitation de la Société des Arts, Sciences et Lettres. Il a fait sa conférence à l'hôtel de ville de Québec, le mardi, 28 avril au moment où nous allions sous presse.

Le 14 mars, M. Léopold Christin, artiste lyrique, membre de la Société des Arts, Sciences et Lettres, a fait devant ses confrères, à l'Hotel de Ville, une très intéressante causerie sur l'art vocal, son histoire et ses développements. Après une partie technique remplie de conseils savants et d'observations fort judicieuses, M. Christin a fait brièvement, en des termes choisis, émaillés de remarques spirituelles, l'histoire du chant au cours du siècle dernier. Il a évoqué de façon vivante les silhouettes des plus célèbres artistes de notre temps. Entremêlant le tout de souvenirs personnels très agréablement contés, M. Christin a charmé son auditoire et l'a instruit d'excellente manière.

M. Alphonse Désilets, en présentant les remerciements d'usage au causeur, a insisté sur la nécessité qu'il y a pour nous, Canadiens français, qui possédons de nombreux talents lyriques, de travailler à leur donner l'occasion de se perfectionner d'abord et de se produire ensuite dans les conditions les plus avantageuses et les plus fructueuses qu'il soit possible.

Nos lecteurs ont pu apprécier le talent de M. Christin en lisant sa causerie publiée dans notre numéro de mars dernier.



## “La Campagne Canadienne”

Traits, Croquis et Leçons, par le Rév. Père Alexandre Dugré, S. J. (1)

Les régionalistes, de même que les nationalistes, parcourront ce nouveau roman avec beaucoup d'intérêt et de profit. J'ai bien dit "roman", puisque cette œuvre littéraire du Père Dugré en est une de fiction.

Toutefois, ce n'est pas un roman comme la plupart des romans à la mode, c'est-à-dire où une intrigue d'amour se noue et se dénoue, en faisant assister le lecteur et surtout la lectrice à toute la gamme des émotions que peut ressentir le cœur humain. Non, puisque dans la "Campagne Canadienne" il n'y a ni amoureux ni amoureuse, mais tout simplement l'exposé de deux civilisations différentes: la canadienne et l'américaine. C'est un peintre de chez nous qui brosse des tableaux qu'il a de ses yeux vus.

L'auteur aurait bien pu donner un autre nom, peut-être plus attrayant que celui de la "Campagne Canadienne", à son roman, mais peu importe le nom puisque nous avons la chose... et qu'elle est jolie et savoureuse.

Depuis "JEAN RIVARD", nous ne croyons pas qu'une œuvre du genre, aussi bien pensée et aussi bien écrite, ait vu le jour au Canada français. Ici ce n'est plus la thèse du colon qui veut se tailler un domaine dans la forêt comme, jadis, le héros de Rivardville, mais l'image d'une vieille paroisse canadienne-française, au bord du St-Laurent, avec tout ce qu'elle contient de charmes conservateurs et d'attraits reposants. La famille de Baptiste Barré, de la Pointe-du-Lac, devient le prototype de la race et c'est au sein de cette famille que l'auteur a trouvé l'inspiration de ses plus belles pages.

L'histoire est très simple et l'intrigue ne comporte aucun enchevêtrement, puisque c'est tout bonnement l'aventure d'un jeune médecin qui, à l'âge de 25 ans, quitte sa paroisse natale la Pointe-du-Lac, pour aller tenter fortune dans l'Ouest américain, attiré sans doute par esprit d'atavisme, puisqu'il semble bien nous rester encore dans les veines un peu de ce sang des *coureurs de bois* de jadis.

Arrivé là-bas, il trouve bientôt à faire un engagement avantageux au Bloomfield Institute, à Superior, près de Duluth. Puis il épousera une Américaine du nom de Fanny Brown, dont les principaux attraits sont la beauté et une dot rondelette. Cette femme lui donne deux enfants, un fils et une fille. Le fils est élevé à la mode américaine, c'est-à-dire qu'il devient bientôt un *sport* accompli et un égoïste non moins parfait. Sa sœur, Gladys, formée par les religieuses canadiennes de St-Paul, ressemble plutôt à son père, dont elle possédera les goûts latins.

Un beau jour, ou plutôt un mauvais jour, après vingt ans de chirurgie au Bloomfield Institute, le Dr Frank Barry (né François Barré), se trouve dans le chemin, par l'effondrement de l'Institut, après la mort subite de son propriétaire.

(1) Prix: 75 sous l'exemplaire; \$6.00 la douzaine; \$40.00 le cent. En vente à l'Imprimerie du Messager, 1300, rue Bordeaux, Montréal.

Il a atteint quarante-cinq ans et ne possède pas encore de brevet de médecin américain, lui permettant de pratiquer à son compte. Avant de prendre une décision sur la conduite qu'il devra suivre, il veut revoir son pays natal, et surtout ses parents, de qui il est resté éloigné depuis vingt ans.

Il vient donc à la Pointe-du-Lac, avec sa femme et ses deux enfants, où il passe quelques jours, au milieu de ses nombreux frères, sœurs, beaux-frères, belles-sœurs, neveux et nièces. Le temps se défile agréablement, se partageant entre les visites, les diners, les soirées de famille et les promenades à l'extérieur, dans la paroisse même ou aux Trois-Rivières, quand, pour varier, il n'aide pas son vieux père et ses frères à faire la moisson des foins. Il se reprend à aimer ces choses qu'il avait quittées et abandonnées depuis longtemps.

Un jour, il reçoit l'offre de diriger l'Hôpital Saint-Joseph aux Trois-Rivières. Cette offre arrive comme marée en carême, puisque là-bas, à Superior, il lui faudrait recommencer sa vie et surtout subir des examens qu'il appréhende, à cause des théories médicales et chirurgicales un peu rouillées dans sa mémoire, bien qu'il fût un praticien de grande expérience et non moins renommé, comme aussi des influences jalouses qui pourraient bien lui susciter des embarras.

Il s'empresse donc d'accepter l'offre qui lui est faite et il s'en ouvre à sa femme, Fanny Brown. Mais c'est là qu'il lui faut déchanter, car son Américaine ne veut pas entendre parler de demeurer dans cette campagne ennuyante, ayant peur surtout de rester plus longtemps éloignés de ses amies de là-bas, des plages qu'elle avait l'habitude de fréquenter et des salles de spectacles où elle aimait tant à entraîner son Frank qui, docile au demeurant, se laissait facilement conduire par le bout du nez.

Harold, qui possède les mêmes goûts, les mêmes sentiments que sa mère, ne demande pas mieux que de retourner aux Etats-Unis, car il ne trouve rien d'intéressant à la Pointe-du-Lac, comme aussi bien aux Trois-Rivières, où les dieux de la boxe, du hockey et du marathon n'ont pas autant d'admirateurs que dans la patrie de l'Oncle Sam.

Gladys, au contraire, se fait vite à la vie canadienne et devient bientôt un bout-en-train fort estimé de ses nombreux cousins et cousines. Elle est la consolation de nos père. Quand elle apprend que celui-ci a l'intention de se fixer aux Trois-Rivières, elle bat des mains et se déclare toute heureuse de vivre désormais au Canada.

Mais ces projets ne devaient pas se réaliser, puisque Fanny Brown, pour couper court à toute discussion et pour laisser entendre qu'elle ne sera pas la victime d'un caprice de son mari, un bon jour quitte subrepticement le foyer des Barré avec son fils Harold, laissant un billet à l'adresse de son mari, dans lequel elle lui apprend qu'elle retourne chez elle, là-bas; elle lui dit

que s'il ne vient pas la rejoindre bientôt, elle fera une demande de divorce et réclamera ses droits sur leur propriété.

Il y a, à la suite de cet incident, des pages admirables où l'auteur de la "Campagne Canadienne" fait parler tour à tour le père Barré et sa femme, la douce Marie, qui discutent le problème en face duquel se trouve leur fils François. Le père Barré, un vieux Canadien de la vieille école, qui aime son pays, ses compatriotes, ses biens et tout ce qui fait l'attrait des foyers canadiens, engage le Dr François à s'établir aux Trois-Rivières, à rester au milieu des siens et à laisser son orgueilleuse et opiniâtre Américaine continuer sa vie avec son fils Harold, dans le milieu qui l'a vu naître : c'est la femme qui doit suivre l'homme et non l'homme la femme.

Cependant, la vieille Marie, qui est la bonté même, et qui surtout comprend toute la responsabilité d'un mariage chrétien pour les contractants, refoule au fond de son cœur les sentiments maternels qui lui suggèrent mille paroles pour retenir son fils au pays, et dit à François qu'il fait mieux de retourner vers sa femme, parce qu'on ne doit pas vivre séparé l'un de l'autre, quand on est marié et que, de plus, les parents se doivent à l'avenir de leurs deux enfants.

C'est dans cette conversation que l'on admire le plus l'habileté de l'auteur, car on sent que c'est là où il s'est le mieux appliqué à faire vibrer la corde patriotique, sans oublier, toutefois, que le devoir doit passer avant tout.

Le Dr François Barré suit les conseils de sa mère et il quitte bientôt la Pointe-du-Lac, la mort dans l'âme, pour aller rejoindre Fanny Brown, là-bas, à Superior, à l'extrémité occidentale du Lac Supérieur.

"Et comme le train en marche traversait les grasses prairies de Louiseville", le jour où le Dr Frank Barry et sa fille Gladys retournèrent aux Etats-Unis, "et qu'on entendait à chaque station monter les belles syllabes françaises et l'on voyait pénétrer dans le wagon de larges figures honnêtes et des yeux pleins de candeur, et comme ces villageois et ces cultivateurs les regardaient avec admiration, peut-être avec envie, lui et la belle jeune fille qui l'accompagnait, François se prit à formuler ce vœu où se mêlait presque une prière : "Braves gens du Canada français, hommes et femmes de chez nous, garçons robustes et chastes jeunes filles, vous qui me voyez passer et qui me croyez heureux, puissiez-vous apprécier pleinement votre propre bonheur, puissiez-vous estimer justement votre propre mérite, puissiez-vous rester toujours ce que vous êtes, glorieux héritiers, futurs cultivateurs de tout ce que la France déposa jadis de plus noble et de plus sain sur la terre d'Amérique! Ne nous enviez pas, ne nous imitez pas; restez chez vous, restez vous-mêmes, où vous êtes; gardez la tradition du temps passé, pour que vos fils ressemblent à vos pères et qu'en revenant parmi eux, nous nous sentions toujours chez nous".

La plus belle leçon qui se dégage de tout le volume du Père Dugré, c'est une leçon d'amour envers la terre canadienne. Ce n'est pas, cette "Campagne Canadienne", un roman d'amour, mais plutôt un roman de la terre. Depuis cent ans, nous avons vu le petit peuple canadien, espèce de poucet, à côté du géant américain, regarder celui-ci avec un œil d'envie et se diriger vers ses villes avec une ardeur telle que nous sommes aujourd'hui, croyons-nous, aussi nombreux aux Etats-Unis qu'au Canada même, sans profit pour la race, puisque là-bas, nos compatriotes sont perdus à tout jamais pour nous, comme ils sont aussi noyés dans cet océan d'éléments hétérogènes.

L'attirance américaine nous est fatale depuis un siècle, et tout travail, tout écrit, toute législation et toute préoccupation en haut lieu qui auraient pour effet d'empêcher ou d'atténuer cet exode qui nous ruine, qui nous anémie, qui nous saigne aux quatre membres, devraient être considérés comme une bonne action, une action patriotique, aussi bien qu'une action de saine économie politique.

Depuis 25 ans, il s'est produit un mouvement nouveau au

milieu de nos populations, et nous avons vu surgir quelques hommes qui ont prêché avec ardeur, avec talent et avec ténacité, la croisade sainte de l'attachement au sol, du développement de nos industries nationales, et de la confiance en nous-mêmes.

Des essaims de jeunes gens se sont groupés autour de guides instruits et patriotes et ont étudié les mille et une questions qui se rapportent à notre avenir.

D'autre part, des laïques et des religieux se sont évertués à creuser nos problèmes, et par la plume et par la parole, ils ont prêché à nos compatriotes un régionalisme et un nationalisme de bon aloi, qui ont eu pour effet de ramener dans le bon chemin bien des esprits qui s'en étaient éloignés, et de préparer pour les tâches de demain tout un bataillon de cœurs vaillants et d'esprits lucides.

Nul ne s'est plus distingué, dans cet apostolat, que le Père Dugré, lui-même, auteur de la "Campagne Canadienne", et le roman auquel il vient de donner le jour contient l'une des nombreuses thèses qu'il a soutenues de son verbe ou de sa plume depuis quelques années. Mais toutes ses thèses convergent vers le même résultat : la formation intégrale du peuple canadien-français, conformément à ses traditions, pour qu'il reste lui-même, malgré les attirances anglaises et américaines.

Souhaitons que ce livre ait une grande circulation et que les jeunes surtout s'en imprègnent, afin de ne pas être obligés, plus tard, de faire comme ce pauvre Dr Frank Barry, qui, après avoir tourné le dos à son pays natal, renié son nom, épousé une tête de linotte doublée d'une incroyante, fut enfin forcé de marcher à sa remorque, c'est-à-dire à la remorque de Fanny Brown, comme un petit chien en laisse, tel qu'il nous arrive à peu près toujours lorsque nous attachons notre char à un train anglais ou américain.

Souhaitons encore que ceux qui sont chargés, chez nous, de notre développement économique, sauront trouver une solution favorable à nos problèmes les plus angoissants, afin que la terre de Québec, avec ses richesses innombrables, puisse retenir chez elle ses fils et ses filles, au lieu de les laisser échapper pour aller là-bas, de l'autre côté de la 45<sup>e</sup> ligne, s'effiler au profit des matérialistes yankees. A quoi bon élever de grosses familles, si nous allons les sacrifier ensuite sur l'autel de l'ogre américain?

Souhaitons, enfin, que nos commissions scolaires n'oublient pas, en faisant provision de livres de récompense pour les élèves, d'inscrire sur leurs listes la "Campagne Canadienne" du Père Dugré, pour que les idées de celui-ci se propagent de plus en plus et que l'on sente la jeunesse de demain mieux instruite de ses devoirs, plus consciente de sa force et mieux outillée par l'esprit et par le cœur, pour entreprendre les tâches nécessaires, les tâches, je dirais rédemptrices, qui assureront à notre peuple la priorité comme élément fort, vigoureux, fier de lui et franchement patriotique, au milieu de la mosaïque composée par les différents groupes ethniques qui se partagent le Canada.

G.-E. MARQUIS.

#### L'ESPRIT DE MARC JACOB

On naît avec un chef-d'œuvre en soi, on le manque pour l'avoir voulu.....

Gens de lettres, simplifiez-vous, ne pensez pas au peuple. Le peuple pensera peut-être alors à vous.....

Tu t'ennuies? c'est que tu as quelque chose à dire.....

Je rêvais de créer la vie de la terre dans l'atmosphère du ciel.....



## REVUES ET MAGASINES DE LANGUE FRANÇAISE AU CANADA

Nous avons le plaisir de reproduire un article que, sous le titre ci-dessus, M. Alphonse Desilets, notre premier vice-président, a fait paraître dans la REVUE BLEUE, du 21 mars dernier.

On lira, sans aucun doute, avec intérêt la nomenclature que fait notre collègue de nos périodiques canadiens-français de même que le précis historique des débuts de notre presse québécoise.

Voici l'article de M. Desilets:

Je ne sais pas s'il est au monde beaucoup de pays où le journal a précédé le livre comme véhicule de la pensée et comme expression des premiers développements littéraires. En tout cas, notre premier livre, — et ce fut un recueil de poésies, de Michel Bibaud, — date de 1830, tandis que le premier journal canadien fut fondé en 1764; il s'appelait "La Gazette de Québec". En 1778 commença à paraître, à Montréal, "La Gazette littéraire", en 1792 "Le Magasin de Québec", en 1806 "Le Canadien", puis jusqu'à 1818 on vit naître "Le Courrier", "Le Spectateur", "L'Aurore" et "L'Abeille Canadienne". Parmi les premiers écrivains, directeurs et rédacteurs aux journaux et périodiques de cette époque, on ne saurait oublier des noms comme ceux de Fleury Mesplet, Valentin Jautard, François Blanchet, Jacques Labrie, Pierre Bédard, Louis Plamondon, Benjamin et Jacques Viger, Joseph Quesnel et Michel Bibaud. Après la cession du Canada à l'Angleterre la presse de langue anglaise était ici représentée par la "Gazette" à laquelle Brown et Gilmore ont attaché leurs noms.

La revue littéraire ou savante, politique, financière, agricole, historique, n'est venue que plus tard. "La Revue Canadienne" est la plus importante et celle qui a joué le rôle le plus marquant dans le domaine des lettres et des idées. "Le Monde Illustré", puis "L'Album Universel" ont eu, pendant un demi-siècle, une vogue bien justifiée par la valeur de leur rédaction, leur esprit, et leurs attraits d'imprimerie.

Actuellement nous comptons, au Canada, une quarantaine de revues de langue française, dont cinq hebdomadaires, quatre trimestrielles, et les autres mensuelles, dont la circulation globale atteint 300,000. Il est à noter ici que la population canadienne de langue française au pays ne dépasse pas trois millions d'âmes. Et comme les familles sont nombreuses, la moyenne s'établit à raison de plus d'une revue par famille. L'on doit se rappeler aussi que le journal, prenant allure de magazine, est lu couramment dans tous les foyers.

\* \* \*

"Le Canada-Français" fut fondé, il y a vingt ans, par la Société du Parler Français, à l'Université Laval de Québec, dont il reste l'organe. Son directeur est M. l'abbé Arthur Robert. Ce périodique, mensuel, traite d'histoire, de sciences, de biographie, de bibliographie et de littérature.

"Le Bulletin des Recherches historiques", organe du Bureau des Archives de la Province de Québec, fondé en 1894, est dirigé par M. Pierre-Georges Roy. Il traite surtout des questions d'histoire canadienne. Publication mensuelle de 32 pages éditée à Notre-Dame de Lévis. Rédigée avec la collaboration des meilleurs chercheurs de l'histoire de la Nouvelle-France.

"La Revue Nationale", organe de la Société Saint-Jean-Baptiste, de Montréal, depuis dix ans. Rédigée en collaboration, elle aborde les problèmes d'expansion de l'influence française par l'association, le livre, la revue et la conférence. Mensuelle, 48 pages, éditée à Montréal, 296, boulevard Saint-Laurent.

"La Revue Moderne", fondée en 1919 et dirigée par Mme Madeleine Huguenin, femme de lettres. Publication mensuelle, artistique, littéraire et politique. Organe officiel français de l'Association des Auteurs Canadiens, 64 pages de texte chaque mois; publie un roman complet, des études, critiques d'art et de littérature, nouvelles, théâtre, biographie et fémina. Direction et administration: 147, rue Sainte-Denis, à Montréal.

"L'Action Française", est le porte-parole de la ligue des droits du Français au Canada. Revue mensuelle, tirée à 64 pages, format in-8o. Fondée en 1912. Publiée à Montréal, 369, rue Saint-Denis. Direction: abbé Lionel Groulx.

"Le Terroir", organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec; fondé en 1918. Revue mensuelle illustrée. Ses rubriques aussi intéressantes que variées, "D'un mois à l'autre", "Au Parnasse canadien", "Propos de l'entr'acte", "Chez nos membres", "Revue des lectures" beaux-arts, sciences, littérature canadienne, bio-bibliographie, etc., s'inspirent toutes des gens et des choses du Canada-Français. Rédaction: Damase Potvin; administration: casier postal 366, Haute-Ville, Québec.

"Revue Trimestrielle Canadienne", fondée en 1914; rédigée par un groupe de professeurs, à l'École Polytechnique de Montréal. Publication de 100 à 124 pages: art de l'ingénieur, économie politique et sociale, mathématiques, législation, statistiques, sciences, hygiène, architecture, finance, industrie et transports.

"Le Journal d'Agriculture", fondé en 1896, par le Ministère de l'Agriculture de Québec. Traite des sciences agronomiques, statistiques, littérature, syndicalisme et finances agricoles. Publié à 40 pages de texte, abondamment illustré. Direction: Armand Létourneau, Hôtel de la Législature, Québec.

"La Bonne Parole", organe de la Fédération des Œuvres sociales féminines du Canada. Fondée en 1912. Mensuelle, aborde tous les problèmes de sociologie, hygiène, syndicalisme féminin, enseignement, littérature, etc. Siège de la Rédaction et de l'Administration: chambre 3, Monument National, boulevard Saint-Laurent, Montréal.

"La Rente", organe de la maison de finance Versaille-Vidricaire et Boulais. Fondée en 1918. Publiée mensuellement sous la direction de M. Olivar Asselin, Guide de l'épargne et du placement.

"La Revue Agronomique Canadienne", organe bilingue de la Société canadienne des techniciens agricoles. Sciences, théorie et applications d'agriculture. Rédaction et administration: Boîte postale 625, Ottawa.

"Le Voyageur de Commerce", revue mensuelle publiée par le Cercle des Voyageurs de commerce de Québec. L'art de vendre, mutualité, sciences commerciales, littérature, etc. Rédaction: Damase Potvin, 9, avenue Désy, Québec.

"La Revue Jeanne d'Arc", publiée mensuellement par l'Institut Jeanne d'Arc, 2, rue Clarence à Ottawa. Fondée en 1915. Littérature, propagande religieuse et patriotique.

"La Bonne Fermière", organe des Cercles de Fermières et des Ecoles Ménagères du Canada français. Fondée en 1919. Revue trimestrielle de sociologie et d'agriculture féminine, d'économie domestique et de bonne littérature. Publiée à 32 pages, avec illustrations. Direction: Alphonse Desilets, 35, avenue Cartier, Québec, Canada.

"L'Abeille", organe des sociétés fédérées d'Apiculture de la Province de Québec. Fondée en 1918. Mensuelle; grand format; illustrée. Direction: C. Vaillancourt, 41, avenue Bégin, Lévis.

"La Revue de l'Automobile Club", bilingue, mensuelle; organe des associations touristiques du Canada français. Editée par J.-E. Renaud, 69, rue Buade, Québec.

"Columbia", revue mensuelle des Chevaliers de Colomb de la région de Québec; bilingue, rédigée en collaboration, 24 pages de texte. On y trouve de fort intéressantes chroniques sur les activités de cet ordre des croisés dans le monde. Siège de l'Administration: 73, Grande-Allée, Québec.

"La Musique", publication de l'Université Laval, de Québec; enseignement, biographie, nouvelles, etc. de l'art et du mouvement de la musique au Canada français. Jolie revue mensuelle. Demander spécimen au Directeur de "La Musique". Université Laval, Québec.

"Le Canada musical", fondé en 1918. Ne traite que de musique et chant: technique, exécution, échos de concerts, biographie musicale, etc. Publié, deux fois par mois à 16 pages de

texte, grand format, sous la direction de M.C.-O. Lamontagne 9, rue Mance, à Montréal.

"*La Revue du Droit*"; mensuelle: organe des intérêts de la profession légale au Canada; dirigée par MM. Eusèbe Belleau et Léo Pelland, avec la collaboration des meilleurs légistes. Abonnement: six dollars par année; "La Revue du droit", 64 rue Saint-Joseph, Québec.

"*Le Bulletin Médical*", fondé en 1898; mensuel; compte parmi ses collaborateurs quelques-unes des personnalités des plus marquantes de la profession, au Canada. Directeur: Dr Albert Jobin; administrateur: Dr Georges Racine, 23, rue Sauvageau, Québec.

"*Le Naturaliste Canadien*", fondé en 1868 par l'abbé Provancher, naturaliste. Traite de géologie, botanique, minéralogie, entomologie, etc., dans la nature canadienne. Publié mensuellement, à 24 pages, sous la direction de l'abbé V. A. Huard, naturaliste, 2, rue Richelieu, à Québec.

"*L'Enseignement primaire*", fondé en 1878; guide de la pédagogie dans les écoles de la province de Québec. Directeur de la revue: M. C.-J. Magnan, 79, chemin Ste-Foy, Québec.

"*L'Apôtre*", fondé en 1918; magazine catholique; lecture pour tous; Sciences, histoire, littérature, aplogétique, arts féminins, feuilletons; 40 pages de texte; illustré. Direction et administration: 105, rue Sainte-Anne, Québec.

"*Les Annales*", luxueuse publication mensuelle de l'Institut Canadien Français d'Ottawa. Fondées en 1921; rédigées en collaboration. Traitant d'histoire, de lettres, arts et sciences. Administration: 123, rue Rideau, Ottawa.

"*Le Courrier Canadien*", grande revue mensuelle, publiée à 64 pages de texte, par un groupe d'économistes de la capitale fédérale. Ce périodique aborde toutes questions ayant trait aux ressources naturelles, à la colonisation, au tourisme, au commerce, à l'industrie, à la finance et aux problèmes éducationnels. Rédaction et Administration: 306, rue Dalhousie, Ottawa.

"*La Revue Populaire*", magazine mensuel illustré; fondé en 1907; publie des romans, nouvelles, anecdotes, fantaisies, bons mots, curiosités, etc; 164 pages de texte par numéro. Editeurs: Poirier, Bessette et Cie, 131, rue Cadieux, Montréal.

"*Le Samedi*", magazine hebdomadaire, illustré littéraire, humoristique, musical; fondé en 1889; 40 pages de texte. Edité par Poirier, Bessette et Cie, à Montréal.

"*Le Passe-Temps*", revue hebdomadaire, littéraire et musicale; 24 pages de texte; illustrée; fondée en 1894. Direction J.-Emile Bélair, 16, rue Craig-Est, Montréal.

"*Le Film*", organe français des grandes compagnies américaines et canadiennes de cinéma; fondé en 1921; publié mensuellement, à 34 pages; illustré et de luxe. Direction: F. de Verneuil; administration: Poirier, Bessette et Cie, 131, rue Cadieux, Montréal.

"*Cinéma*", publication mensuelle, artistique et biographique; musique et littérature cinématographiques. Fondée en 1920. Illustrée; 32 pages de texte; édition de luxe. Direction: 3, rue Craig-Est, Montréal.

"*La Lyre*", revue mensuelle, musicale et théâtrale; musique, théâtre, nouvelles, concerts, littérature bio-bibliographique; magnifique publication illustrée, 32 pages de texte, papier de luxe. Fondée en 1922. Administration: 3, rue Craig-Est, Montréal.

"*L'Automobile au Canada*", revue mensuelle illustrée, qui traite des problèmes intéressant les propriétaires, chauffeurs ou conducteurs d'autos. Elle est la propriété de l'hon. Frank Carrel. Rédacteur: M. Oscar Boulanger, avocat au Barreau de Québec.

Cette nomenclature suffit déjà à donner un aperçu de l'abondance et de la variété de nos périodiques de langue française au Canada. Toute chose étant perfectible, quelques-unes de ces revues pourraient souffrir quelque amélioration à l'endroit du style et de la pensée qui les inspire. Néanmoins, et malgré l'influence du voisinage américain qui nuance parfois l'inspiration de nos magazines, cet ensemble de nos revues témoigne du besoin

qu'a le public du Canada de lectures saines et substantielles, à lui offertes dans sa langue et dans son esprit.

Mais nous gardons une arrière-pensée à l'égard des grandes revues artistiques, littéraires, scientifiques, économiques, agricoles, et autres, que Paris alimente et dont l'Europe se nourrit. Elles semblent oublier qu'au delà de l'Atlantique une population de quatre millions, parlant la même langue et lisant les mêmes livres que tout bon Français, auraient profité à s'abreuver aux mêmes sources de la pensée, de l'idéal et du beau vrai, coulant à pleines ondes dans les pages de la revue qui vient de France.

ALPHONSE DESILETS,  
de la Société des Auteurs canadiens.

## PARMI LES DERNIERS PARUS

"*DE CI, DE LÀ*", nouvelles, par Yvonne Couet; un volume de 160 pages, à 75 cts. chez l'auteur, à Saint-Henri de Lévis, et chez les libraires de Québec et de Montréal.

Quand on a lu le manuscrit d'un livre nouveau qui n'est pas le nôtre, et qu'on s'est torturé à lui trouver des faiblesses, on ressent une impression fort agréable, mais d'analyse difficile, à l'ouvrir au sortir des presses. Selon l'état d'esprit où l'on se trouve, on peut éprouver un sentiment de satisfaction vaniteuse, de reconnaissance pour l'auteur, d'enthousiasme pour l'œuvre, ou de haine pour les Lettres et de cruauté envers celle qui attend, anxieuse, le verdict de condamnation ou de louange de la critique.

Or, Jules Lemaitre a prétendu que l'impression produite sur un intellect ordinaire est un critérium de première valeur en l'espèce. Que si cette impression est agréable l'œuvre doit être bonne. Que dans le cas contraire, elle peut valoir d'être disséquée dessossée, désarticulée et soumise à l'examen sévère du compas et du microscope.

Le premier livre de l'Arlésienne qu'est mademoiselle Couet n'exige pas tant de cérémonies. Il veut plaire tout bonnement au lecteur et retenir son attention quelques instants, pour lui rappeler qu'il est des choses toutes nouvelles, des événements tout ordinaires, des faits divers et quotidiens auxquels on a tort de ne point s'arrêter. Car l'esprit et les yeux humains sont ainsi faits qu'ils s'habituent à la vision trop répétée et finissent par n'y plus prendre l'intérêt subjectif, que chaque phénomène de la nature et de la vie offre à l'observation et au sens critique de l'humanité pensante. Les plus grands esprits de tous les temps ont aimé la vie parcequ'ils se sont amusés, aux gens les plus modestes, aux choses les plus minimes, aux gestes les plus simples.... "Si Peau d'Ane m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême...!"

Les petits livres comme celui que nous venons de relire sont des œuvres de sincérité. Ils ne suffisent pas à nourrir quelques vastes appétits, d'insatiables cerveaux et de transcendantes intelligences, comme il en est, Dieu merci! même au petit pays du Canada! Mais nous nous reposons en songeant qu'à des appétits plus modestes et plus raisonnables peuvent correspondre des aliments plus digestes et plus assimilables. que nous avons des écrivains et des écritures pour tous les goûts, et qu'en cela nous sommes apparentés à toutes les civilisations, à tous les peuples et à toutes les époques.

Le premier livre de Mlle Couet est de ceux qui méritent qu'on les lise. On y trouvera "de ci, de là" de riches perles qui font un effet joli dans un joli écrin. Et toutes les pages seront aimées parce que toutes sont fleuries d'idées attrayantes et de style élégant dans sa simplicité.

Nous félicitons l'auteur d'avoir donné un nouveau fleuron à la couronne d'œuvres littéraires, dont se pare de mieux en mieux notre pensée canadienne-française.

ALPHONSE DESILETS.

## “L'ARGUS DE LA PRESSE INTERNATIONALE”

Sous sa rubrique “*Les Institutions et les Hommes*”, la Revue Internationale périodique publiée à Paris et qui s'occupe de questions politiques, diplomatiques et économiques, publie, dans son numéro du 15 février dernier, l'article qui suit sur notre compatriote et concitoyen, membre de la société des Arts, Sciences et Lettres, M. Raoul Renault, directeur de l'Argus de la Presse Internationale, et qui est signé de G. Bailly-Rollet:

Né le 4 mars 1867, M. Raoul Renault a commencé à faire du journalisme à l'âge de vingt ans. Il a occupé une position importante auprès de la Commission du Havre de Québec, dont cinq années en qualité de secrétaire-trésorier. Sa grande activité et son esprit d'initiative lui ont suggéré de fonder l'Argus de la Presse Internationale (International Press Clipping Service), il y a quatre ans, alors que ce genre de service était pratiquement inconnu au Canada.

Les différents services que comporte cette Organisation modèle, fonctionnent sous la haute direction de M. Raoul Renault.

Son service de coupures de journaux couvre toute la presse canadienne, et, par l'entremise de ses correspondants, toute la presse étrangère. Elle peut fournir des coupures de journaux et des extraits de revues sur n'importe quel sujet. Toutes ces coupures sont attachées à une fiche indiquant le nom du journal, la date et l'endroit de sa publication.

En outre de son service de coupures, l'Argus de la Presse Internationale a établi depuis quelque temps, un service d'informations générales de recherches, de toutes sortes et d'assistance littéraire. L'Argus rédige également des études et des discours en français ou en anglais, sur n'importe quel sujet. Ces divers travaux sont confiés à des écrivains compétents chacun dans leurs sphères.

Cette Organisation se charge aussi de faire des recherches sur l'histoire, la généalogie, les sciences, les finances, la politique, etc., et de faire des enquêtes commerciales, industrielles ou autres. Elle compte déjà, au nombre de ses clients les services diplomatiques et de renseignements de plusieurs gouvernements.

Elle se charge de la préparation de mémoires, requêtes, catalogues, lettres, circulaires, publicité par la poste, lettres au multigraphe, etc., dans les deux langues et de traductions de l'anglais au français et du français à l'anglais faites par des traducteurs d'expérience.

Il est à remarquer que l'Argus de la Presse Internationale a également un service de presse parfaitement organisé et que cette Agence peut fournir non seulement des articles et des études sur toutes sortes de sujets, mais aussi des lettres hebdomadaires ou mensuelles sur les affaires du Canada en ce qu'elles peuvent intéresser les Européens.

Elle a des correspondants dans les principales villes du Canada et est en relations avec toutes les principales agences de presse du monde entier.

Elle est en position de faire des recherches dans les bibliothèques et de signaler à ses abonnés tout ce qui peut les intéresser.

Elle fait une spécialité de recherches de livres rares et épuisés.

Cette Agence, dont l'organisation est incomparable, a une entente avec plusieurs éditeurs étrangers, en vertu de laquelle ils lui font tenir un exemplaire de leur publication en retour de coupures sur un ou deux sujets qui les intéressent.

A l'heure actuelle, il est d'une importance primordiale pour toute personne appelée à évoluer dans la politique, la finance, l'industrie ou le commerce, de se tenir constamment au courant de tous les développements qui se produisent dans le domaine de leurs activités, et d'avoir tous les renseignements possibles sur les sujets qui les intéressent. C'est, aujourd'hui, la clef du succès — celle que M. Raoul Renault a trouvé en mettant sur

le pied la vaste organisation qui fait honneur à son esprit d'initiative et permet à ses remarquables qualités de journaliste et de publiciste de s'affirmer avec une maîtrise toujours grandissante. L'Argus de la Presse Internationale, dont les brillants débuts sont le gage certain d'un magnifique avenir, s'impose déjà comme une des grandes institutions canadiennes qui font l'orgueil et la force de ce pays incomparable.

La Société Académique d'Histoire Internationale a récemment inscrit M. Raoul Renault, son très distingué Collègue, au nombre de ses membres actifs.

G. BAILLY-ROLLET.

## DEUX PIÈCES

Reçus dernièrement au bureau du secrétaire de la rédaction du Terroir deux jolis actes en prose, très élégamment présentés et que nous souhaiterions de tout cœur voir représenter souvent, comme levé de rideau sur nos scènes québécoises.

Ce sont: *Les Noces d'Or*, un acte en prose, par M. H. Gaillard de Champris, Québec, “Edition du “Soleil”, 1925;

*Peuple Sans Histoire*, fantaisie dramatique en un acte et trois tableaux par le Frère Marie-Victorin, des Ecoles Chrésiennes, Montréal. Les Frères des Ecoles Chrésiennes, 44 rue Côté, 1925.

Très touchante cette scène de M. H. Gaillard de Champris entre le duc de Valombreux et la duchesse, sa femme, la veille du jour où ils vont célébrer leurs noces d'or. Le duc, ou plutôt le général, depuis quelques années, est aigri, bcurru, dur pour tous, même pour la duchesse et il avoue à son ordonnance, la veille de ses noces d'or, que s'il est ainsi c'est à cause de son fils cadet Jean qui, après la mort accidentelle de l'ainé, s'en est allé chez les missionnaires d'Afrique éteignant ainsi le nom des Valombreux. Orgueilleux de sa famille, il ne peut pardonner à son cadet, traître à sa famille, renégat de son nom. Il l'a maudit. Et en ce jour d'abandon il s'explique aussi avec la duchesse à qui il a défendu de ne jamais prononcer le nom du renégat, pour le général, du saint pour la duchesse. Cette dernière vient justement d'apprendre la mort héroïque de Jean massacré par les Touaregs en voulant protéger son régiment. Elle vient à bout d'annoncer au terrible duc la triste nouvelle et celui-ci, devant l'ombre du héros, pardonne et pleure de tendresse, lui dont les yeux pendant des années n'ont pu verser que des larmes de colère.

Nous aimerions voir bien représenter sur une scène québécoise ce trait touchant de la vieille noblesse française.

*Peuple sans Histoire*, autre très touchante scène mais transportée au Canada au début du régime anglais et où l'on voit le gouverneur, lord Durham, héros principal. Comme certains cercles de nos amateurs représenteraient bien cette scène à la suite de la parole malheureuse écrite par lord Durham, dans un rapport à l'Angleterre à l'adresse des Canadiens français: “Ils sont un peuple sans histoire”. Durham, harassé, s'endort sur son manuscrit après avoir écrit la phrase fameuse contre nous. Thérèse Bédard, petite canadienne française au service du gouverneur, entre pendant que dort le gouverneur et lit la calomnie sur les feuillets épars sur le pupitre; elle écrit, en marge en bon anglais: “Thou Liest, Durham”—“Tu mens, Durham”, et, quand Durham s'éveille, elle a une explication avec le gouverneur et lui dit, énumérant, les grands faits de l'histoire de ce temps-là, pourquoi il ment. Et la petite servante a raison. C'est touchant au possible.

Allons, cercles d'amateurs de Québec, ne vous torturez pas les meninges pour savoir quoi représenter sur nos scènes, donnez-nous, un jour prochain: “Les Noces d'Or” et “Peuple sans Histoire.”

D. P.

“La Feuille de France”

Sous le titre de “Une Révélation”, notre collègue et secrétaire-correspondant de la Société des Arts, Sciences et Lettres, M. Geo. Morisset a publié, dans la *Feuille de France*, excellent journal de propagande française publiée depuis six ans à Paris, un article que l’on fait précéder du titre général suivant: “Une Voix de Québec”, et, en sous-titre: “La vitalité économique du pays”.

Voici l’article de M. Morisset:

“Depuis une décennie, et peut-être un peu plus, s’est révélé à l’existence économique un élément d’une valeur de haute importance sur le continent américain.

Son entité, considérée comme quantité négligeable jusqu’alors, s’est campée fièrement, avec une audace légitime, après avoir fait un dénombrement de ses forces, un inventaire de son actif et un programme de ses possibilités. Cet élément, de même que cette entité, n’était autre que le rameau de langue française planté en terre canadienne, il y a trois cents ans, et qui a grandi merveilleusement en dépit de tous les ouragans qui l’ont assailli, de tous les formidables assauts qu’il a subis, et malgré le délaissement officiel de la mère-patrie et l’oubli incompréhensible dans lequel il fut abandonné.

Aujourd’hui, cette révélation ne manque pas d’être attachante à plus d’un point de vue et, surtout, lorsqu’il s’agit de capitaliser les ressources naturelles d’un riche pays et de canaliser les sympathies spontanées d’une population pleine d’espoirs justifiés.

Le rameau canadien de langue française signifie maintenant des millions d’individus qui ont déjà leur part de richesse et d’influence dans les destinées d’un pays plus grand qu’hier et moins riche que demain.

Parmi les manifestations les plus vivantes de ce nouveau “blé qui lève”, il y a cette institution qu’on appelle l’Exposition Provinciale de Québec, et presque la seconde en importance comme institution canadienne de ce genre, bien qu’étant l’une des plus jeunes comme organisation régulièrement annuelle.

L’Exposition Provinciale de Québec est à la fois le théâtre des manifestations économiques des Canadiens français et de leurs progrès constants. C’est incontestablement cette foire, parmi les plus importantes au Canada, qui fut la première à se servir de la *grande publicité* et du *grand affichage en langue française*, affirmant ainsi, d’une façon nette et précise, que le Canada est bien au moins un pays bilingue, démontrant aussi que, pour atteindre la clientèle recherchée de la province de Québec, il fallait rompre avec un détestable snobisme et respecter les sentiments louables et légitimes d’une population qui “se souvient”, qui veut grandir et non pas mourir.

Si vraiment Wembley et Toronto n’aiment pas à donner à l’élément français la part qui lui est due, il reste toujours l’avantage pour Québec, le berceau de l’élément français de toute l’Amérique, la seule capitale de langue française du continent américain, la ressource de surgir, en toute liberté, de cette immense agglomération, en *prenant l’offensive, en faisant la trouée* et en attestant, par des actes qui témoignent d’une véritable survivance, que la France a pris souche dans le *Nouveau-Monde et accroît ainsi son rayonnement*.

Cela ne vaut-il pas à certains égards, au point de vue politique, une magnifique colonie, puisqu’il s’y exerce une certaine souveraineté, non peut-être sans contrainte et sans frontière — qui n’en a pas — et puisqu’il s’y accomplit un miracle de ténacité, la révélation d’une énergie et d’une puissance nouvelles?

*Le Bic—Les étapes d’une paroisse*

Nous avons le plaisir d’annoncer à nos lecteurs que, dans quelques jours, avec la naissance des premières feuilles dans notre froid district, paraîtra un nouvel ouvrage de M. l’abbé Jos.-D.

Michaud, curé de Val Brillant, auteur des *Notes sur l’Histoire de la Vallée de la Matapédia*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. M. l’abbé Michaud va nous présenter *Le Bic—Les Etapes d’une paroisse*, fort volume in-8 de 350 pages avec douze gravures hors texte, de belle apparence typographique et solidement broché. On nous dit qu’au point de vue historique cet ouvrage aura de la valeur. Il est abondamment documenté et l’auteur a fouillé, pour l’écrire, dans les tréfonds les plus poussiéreux de la région de Rimouski. Qui a lu les “Notes sur la Vallée de la Matapédia” aura hâte de lire le nouvel ouvrage de l’abbé Michaud qui, hâtons-nous de le dire en attendant son ouvrage, en nous faisant ainsi connaître d’une façon si intelligente l’histoire de la belle région de Rimouski et de la Matapédia, fait une œuvre vraiment patriotique. (1)

D. P.

*La Confession d’un amant*, par Arthur Larivière, Montréal, 1925. Nous accusons réception d’un opuscule portant ce titre imité du grand Alfred de Musset et dont l’auteur est un jeune audacieux qui ne craint pas l’opinion publique. C’est, en effet, son second recueil de poèmes rimés qui, tout comme le premier, dénote quelque aptitude poétique dont l’ensemble pose plutôt au pastichage qu’au mérite personnel, et que certainement, le travail, la patience et l’expérience, et surtout l’étude de la versification n’ont pas encore éprouvé.

Il est bon, il est nécessaire même de forcer son talent en quelque genre de littérature que ce soit, mais il n’est pas permis de tout publier; l’assimilation des auteurs français porte à des excès malheureux et M. Larivière s’y est adonné trop souvent. Ses vers ne sont pas assez personnels et ne rendent pas les souffrances qu’ils voudraient exprimer. Il est si difficile aussi de surpasser un modèle! Musset fut un déséquilibré; il a entraîné sa honte dans des vers qui ont parfois égalé ceux de Lamartine, mais dont la troublante philosophie déconcerte et brise les ambitions les plus nobles. Il n’est pas bon de le trop lire et encore moins de l’imiter.

Que M. Larivière porte donc ses efforts vers l’étude d’abord: qu’il apprenne à faire de bons vers en se familiarisant à un traité de versification; qu’il les moule dans sa pensée avec des sujets de chez nous et dans notre langue. L’amour, pour être bien chanté, doit être bien vécu; le terre-à-terre l’avilit. La mort n’est pas le terme de la vie, mais la résurrection. Savoir souffrir est une leçon d’énergie; se plaindre est une faiblesse.

Gérard MALCHELOSSE.

Les cigares des maris ce sont les vacances des femmes.

Donnez de l’argent, n’en prêtez pas. Donner ne fait que des ingrats, prêter fait des ennemis.

La femme est, selon la Bible, la dernière chose que Dieu a faite. Il a dû la faire le samedi soir. On sent la fatigue.

—o—

Pour prouver que la Finlande a sa propre littérature, on a tenu dernièrement une exposition des ouvrages imprimés. Les Finlandais se vantent d’être le pays le plus littéraire au monde. Ils font remarquer avec orgueil que leur pays, quoique bien petit compte 75 librairies dans les villes, 219 dans la campagne, 400 agents de livres d’occasion et 820 vendeurs de journaux et revues.

(1) *Le Bic—Les Etapes d’une paroisse* se vendra \$1.00 l’exemplaire, \$10. la douzaine, \$75.00 le cent, port en sus.

## LA SEMAINE D'HISTOIRE DU CANADA

Le public sait déjà que la Société Historique de Montréal est à organiser, pour la fin d'octobre prochain, une Semaine d'Histoire du Canada.

Son but est de marquer la place que doit occuper l'Histoire du Canada dans la vie du peuple, de révéler à tous l'importance et l'intérêt des recherches historiques, et de fournir des directions aux jeunes gens qui désirent se livrer à ce genre d'études.

On verra par le programme que cette Semaine d'Histoire se calque sur les Semaines Sociales, qui ont déjà fait leurs preuves. Elle durera du dimanche soir au vendredi soir et comportera quatre séances de travail et de documentation pendant la journée, et une séance académique chaque soir. La lecture du programme montrera quel profit on pourra tirer de ces réunions.

### PROGRAMME

#### SEMAINE D'HISTOIRE DU CANADA

(octobre 1925)

#### A—SÉANCES DU SOIR

- 1er jour—Séance solennelle d'inauguration
- 2e jour—Le mérite de nos vieux historiens: *L'Histoire de Garneau*.
- 3e jour—Cartographie de notre histoire
- 4e jour—Histoire de notre parler
- 5e jour—Histoire de notre droit
- 6e jour—L'histoire et la vie nationale.

#### B—SÉANCES DE JOUR OU D'ÉTUDES

##### 1ER JOUR (lundi)

#### INTRODUCTION, MÉTHODOLOGIE GÉNÉRALE

(cf. Langlois et Seignobos—table des matières)

#### I—*Comment l'on devient archiviste*

1. Rassemblement des matériaux (science des sources—bibliographie—notes)
2. Mise en œuvre des matériaux (intelligence des sources—critique—triage)

#### II—*Rédaction de l'histoire*

1. L'art et la science en histoire
2. Y a-t-il une conception catholique de l'histoire?

##### 2E JOUR (mardi)

#### HISTOIRE DU CANADA—PRÉPARATION A SA RÉDACTION

#### I—*Nos archives*

1. Inventaire de nos dépôts et répertoires
2. Bibliographie d'histoire canadienne.

#### II—*Sciences auxiliaires*

1. La géographie et notre histoire (étude des noms de lieux)
2. Études généalogiques

##### 3E JOUR (mercredi)

#### HISTOIRE DU CANADA—FORMES D'EXPOSITION

- I—*Monographie* (rôle-caractère)
- II—*Études d'histoire constitutionnelle*
- II—*Études d'histoire économique et sociale*
- IV—*Études d'histoire religieuse*

##### 4E JOUR (jeudi)

#### HISTOIRE DU CANADA—ENSEIGNEMENT

- I—1. Enseignement primaire: La question des manuels—Procédés d'enseignement en classe
- 2. Enseignement secondaire et supérieur
- II—1. Notre littérature et notre histoire
- 2. Points de vue

##### 5E JOUR (vendredi)

#### HISTOIRE DU CANADA—PROPAGANDE

- I—*Revue historique*
- II—*Prix, concours, aide à la recherche* (assistants aux archives, envoi de photos et publications)
- III—*Musées* (national, régionaux—réunion des pièces dispersées)
- IV—*Anniversaires et pèlerinages* (Dollard, etc.)

(COMMUNIQUÉ)

### Dites..... mais ne dites pas.....

*Ne dites pas:* Vous me traitez moins bien que lui. *Dites:* Vous me traitez moins bien que vous ne le traitez, ou il me traite mieux que vous ne me traitez.

*Ne dites pas:* Moyennant que. *Dites:* Pourvu que, à condition que.

*Ne dites pas:* Il musardait. *Dites:* Il musait.

*Ne dites pas:* Je crains qu'il ne vienne. *Dites:* Je crains qu'il vienne, ou je crains qu'il ne vienne pas.

*Ne dites pas:* Il n'a pas retrouvé son frère et sa sœur. *Dites:* Il n'a retrouvé ni son frère ni sa sœur.

*Ne dites pas:* A la Noël. *Dites:* A Noël.

*Ne dites pas:* Nous deux mon père. *Dites:* Mon père et moi.

*Ne dites pas:* Toute l'œuvre de Bourget. *Dites:* Tout l'œuvre de Bourget.

*Ne dites pas:* La panacée universelle. *Dites:* La panacée.

*Ne dites pas:* Je pars à la campagne, en voyage. *Dites:* Je pars pour la campagne, pour un voyage.

*Ne dites pas:* Se faire pendants. *Dites:* Faire pendants.

*Ne dites pas:* Il s'est suicidé. *Dites:* Il s'est donné la mort.

*Ne dites pas:* J'y vais de suite. *Dites:* J'y vais tout de suite

*Ne dites pas:* Nous ne sachons pas que... *Dites:* Nous ne sachions pas que...

## HONNEUR A NOS VIEILLES INSTITUTRICES (1)

Une ancienne institutrice assiste à une séance de la Chambre des Communes. L'un de ses anciens élèves, arrivé au premier rang de la députation fédérale, parle avec éloquence et autorité en anglais et en français, sur le traité de Versailles et les autres traités de paix négociés après la Grande Guerre. A la suite de la séance, elle félicite son ancien élève, qui a conservé le plus reconnaissant souvenir de celle qui lui apprit naguère les précieux éléments du catéchisme, de la lecture, de l'écriture, de la grammaire, de l'arithmétique, de l'histoire du Canada et de la géographie.

La correspondance qui suit enregistre ce fait peu banal, qui fera, dans cinquante ans, les délices des historiens futurs:

Québec, 19 janvier 1925.

Honorable ERNEST LAPOINTE,  
Ministre de la Justice, Ottawa.

Monsieur le Ministre et cher ami,

Le trait que vous m'avez raconté samedi dernier chez l'honorable M. Turgeon, m'a vivement intéressé, et je désire le rapporter dans la revue d'Education "L'Enseignement Primaire". Dans 25 ou 50 ans, ce trait fera les délices des historiens futurs. Veuillez donc me donner le nom de fille de votre ancienne institutrice, le rang ou le village où se trouvait votre première école, le nom de la paroisse etc. Aussi l'année et la date (si possible) où votre ancienne maîtresse d'école assistait à cette séance de la Chambre des Communes, au cours de laquelle vous parlâtes sur le traité de Versailles. C'est Madame Pelletier, je crois, épouse du député de Matane, qui accompagnait votre ancienne institutrice. Prière aussi de me donner le nom de son mari? Lorsque vous avez parlé sur le traité de Versailles, étiez-vous Ministre de la Marine?

Dans l'histoire politique du Canada comme dans l'histoire de l'enseignement de notre province, ces détails que je vous demande auront leur importance.

C.-J. MAGNAN.

(1) De l'Enseignement Primaire de Février 1925.

Monsieur C.-J. MAGNAN, Ottawa, 23 janvier 1925.  
Inspecteur des Ecoles Catholiques, Québec.

Cher Monsieur Magnan,

Je reçois votre lettre du 19 janvier à laquelle je m'empresse de répondre.

Ma première école était une école élémentaire dans la paroisse de Saint-Eloi, comté de Témiscouata. Il n'y avait pas alors d'école modèle au village et l'école élémentaire où nous allions était située à une vingtaine d'arpents. Une école modèle fut érigée au village deux ou trois ans plus tard et j'y fus aussi élève. Le nom de ma première institutrice était Mlle Delvina Saint-Pierre et elle venait de Matane. Elle se maria ensuite à M. Cyrille Godbout, de St-Eloi, un citoyen en vue qui est décédée l'année dernière. Madame Godbout vit encore à Saint-Eloi et est la mère du notaire L.-C. Godbout du comté de Shefford.

Au mois de septembre 1919, il y eut session spéciale du Parlement Canadien afin d'approuver le traité de Versailles et les autres traités de paix négociés et signés après la Grande Guerre. Sir Robert Borden était alors Premier Ministre et j'étais député siégeant dans les rangs de l'opposition. L'incident que je vous ai raconté eut lieu le 9 septembre 1919, alors que j'avais la parole pour discuter le traité de paix. Au cours de mon discours, j'eus l'occasion de traiter de la question de la représentations des Dominions aux négociations de ce traité et de mentionner les noms des divers signataires représentant les Indes et les Dominions. L'un des représentants Indiens, était le Maharajah Sir Gonga Singh Bahadur. La résonance étrangère de ce nom causa l'hilarité de la Chambre.

Après la séance, Madame F.-C. Pelletier, épouse du député de Matane, me demanda d'aller la rencontrer et j'eus le plaisir de donner la main à mon ancienne institutrice, Madame Godbout, qui est une amie intime de Madame Pelletier et qui était avec elle dans la galerie pendant la séance. C'est alors que Madame Godbout me dit: "Quand tu parles anglais et français ça va très bien, mais quand tu veux parler chinois, ça ne vas pas, parce que je ne te l'ai pas enseigné."

Madame Godbout est une femme très intelligente et très distinguée, et je crois que l'influence de ma première institutrice a été pour moi très heureuse.

Je suppose que ce sont là, les détails que vous désirez avoir et je vous prie de me croire.

Votre sincèrement dévoué, ERNEST LAPOINTE.

Téléphone 6636

BOULANGERIE

# HETHRINGTON

Toutes variétés de produits de boulangerie, tels que Pains, Biscuits, etc., Pâtisseries de haute qualité, livrés chaque jour dans toutes les parties de la ville.

DEMANDEZ NOS BISCUITS "SODAS"

364, RUE ST-JEAN,

:::

:::

:::

-QUEBEC.

LA CIE  
F. X. DROLET  
QUEBEC

INGÉNIEURS MÉCANICIENS,  
— — FONDEURS — —

Spécialités: Ascenseurs de tous genres,  
Rectification de cylindres, réparations  
générales de machineries.

Téléphone 2-7865 48 DEUXIÈME AVENUE

T.-E. ROUSSEAU Limitée

Construction Générale  
Et à l'Épreuve du Feu

INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS

## TAXIS ROUGES

TEL. 2-1515

APPELEZ-LES N'IMPORTE OU

### QUEBEC CARTAGE & TRANSFER CO.

Téléphones: Bureau 7813. Résidence 4130F

## HILDEVERT GROLEAU

Comptable licencié

Syndic autorisé

111 RUE ST-JOSEPH, - QUEBEC.

Tél. 5003

## J.-A. LESAGE

COURTIER

140, rue St-Pierre - - - Québec

## INSTITUT J. THOMAS

25, RUE ST-STANISLAS

Tél. 7490. (Bloc Lavigueur & Hutchison)

Préparation pour brevets, pour bureaux; Anglais, Français, Sténographie, Clavigraphie, etc.

Tél. 3759. 377, RUE ST-JEAN, QUEBEC.

### LA GALVANOPLASTIE CANADIENNE Limitée

"CANADIAN ELECTROPLATING WORKS LTD."

Dorure, Argenture, Nickelage, Cuivrage, Galvanisation, Bronzage, Soudure.

### CHRETIEN & GABOURY

HORLOGERS ET BIJOUTIERS

377, Rue St-Jean, :- :- :- :- :- Québec.

Ls-Ph. Morin, L.A.C.G.A. L.-Eug. Barry, L.A.C.G.A. Léon Côté, C.A.

## MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS AUTORISÉS

Comptabilité, Vérification, Arbitrage, Liquidation,

Organisation, Direction

Représentant de: The Shaw Correspondence School, Toronto

116, COTE DE LA MONTAGNE, - QUEBEC

## Tanguay @ Chênevert

ARCHITECTES

20½, RUE D'AIGUILLON - - - Québec

Tél. 1466.

## S.-JULES LARUE

NOTAIRE

et agent d'immeubles, Achats et ventes de propriétés, placements.

Edifice de la Banque Nationale, rue St-Pierre, QUEBEC

## Académie FILIOL Academy

413-425, ST-JEAN. Tél. 8528-8527w

Préparation à tous les examens de la Province.

Cours Commercial complet — Anglais autant d'heures par jour que vous le désirez.

## BERGERON @ LEMAY

ARCHITECTES & EVALUATEURS

145, RUE ST-JEAN, QUEBEC

C.-A. LeMay,  
Rés. Giffard.

J.-S. Bergeron,  
99, Aberdeen.

Téléphone Bureau 2-1891  
Résidence 6678

14 Avenue Maisonneuve

## GEORGES PAQUET

Immeuble en Général

Ventes et Achats de Propriété

Edifice Guilmette 37 rue de la Couronne, Québec

## GERARD MORISSET

NOTAIRE

Edifice Lindsay - - - QUEBEC

Dessin artistique et commercial

Prêts d'argent et organisation de compagnies

Tél. 2-5776

Heures de Consultations  
2 à 4 heures P. M. et sur entente

## J.-A. TOUSIGNANT M. D.

SPECIALITÉS: Yeux, Oreilles, Nez et la Gorge

525 rue St-Jean QUEBEC

## Docteur RAOUL BROCHU

Ex-élève des Hopitiaux de Paris et de New-York

SPECIALITÉS: Maladies des Poumons, du Cœur, du Tube

Digestif et du Système Nerveux

Bureau de consultation: 63, St-Jean, Québec

Télép: 7469w - 5797

## WILFRID LACROIX, D. E. P.

Membre A. A. P. Q.

### ARCHITECTE

Evaluation de propriétés

132, Rue St-Pierre, - - - - - QUÉBEC

Tél. Bureau 1089w

Tél. Rés. 1089j

## JOBIN & PAQUET Enrg.

FERBLANTIERS - PLOMBIERS - ELECTRICIENS

SPECIALITE: Chauffage central à eau chaude, vapeur et air chaud.

94, COTE D'ABRAHAM, QUEBEC.

Tél. 430.

## Bernier, de Billy @ Dorion

AVOCATS

111, côte de la Montagne, - - - Québec

Arthur Fitzpatrick, C. R.  
Onésime Gagnon, L.L.L.

Maurice Dupré, C. R.  
Charles Parent, LL. B.

## Fitzpatrick, Dupré, Gagnon & Parent

AVOCATS

111, côte de la Montagne - Québec Tél. 212.

Tél. Bureau 2-4145 — Rés. 2-6233w

## HELIODORE LABERGE

ARCHITECTE-EVALUATEUR

Edifice de la Banque Canadienne de Commerce de Québec

17, D'AUTEUIL QUÉBEC

## Commandements de la Santé

### Je m'engage à

1. Respirer de l'air pur au travail et au jeu.
2. Vivre le plus possible au grand air.
3. Dormir avec les fenêtres ouvertes.
4. Respirer par le nez et non par la bouche.
5. Prendre un bain au moins une fois par semaine.
6. Prendre l'habitude de respirer le plus profondément possible.
7. Ne porter que des vêtements propres et en bon état.
8. Exiger la propreté dans le milieu où je vis — au travail, dans mes loisirs, à la maison.
9. Me brosser les dents deux fois par jour, surtout le soir au coucher.
10. Ne pas cracher sur le plancher.
11. Ne jamais boire dans un verre ou gobelet ayant servi à d'autres.
12. Me laver les mains avant chaque repas et après chaque visite aux cabinets.
13. Ne jamais manger d'aliments suspects.
14. Ne jamais boire d'eau de provenance douteuse (particulièrement à la campagne).

Q Cette lutte contre la tuberculose n'est pas une lutte contre le tuberculeux. A lui toute l'aide et tout l'encouragement possible



**La TUBERCULOSE**  
Peut être évitée avec *VOTRE concours*

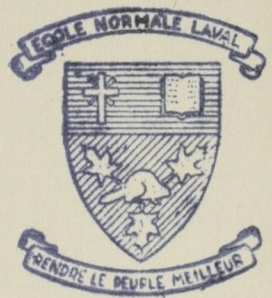
**C**HAQUE citoyen doit coopérer à la campagne contre la Tuberculose et la Mortalité Infantile. Hommes, femmes, enfants, chacun doit faire sa part. La tuberculose ne doit pas nous effrayer; mais il faut l'enrayer. Ce que d'autres pays ont fait, notre Province peut le faire.

Ce n'est pas une maladie héréditaire. Contagieuse? Oui! Mais cela n'est qu'une preuve de plus qu'on peut la prévenir.



**Service Provincial d'Hygiène**  
Autorisé par le Secrétaire de la Province, Québec

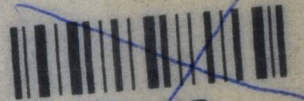




LIBRARY AND ARCHIVES CANADA  
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531349 9



~~160827~~